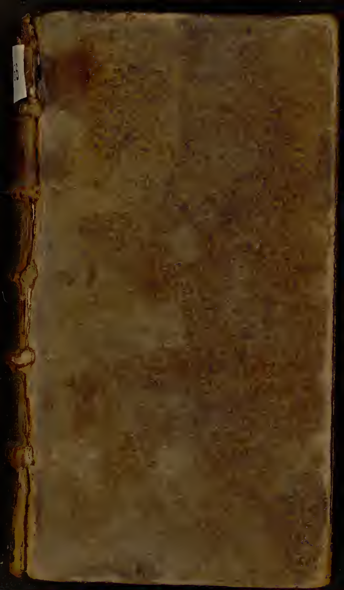



EX BIBL.
REGIÆ CHIRURGORUM
PARISIENSIUM ACADEM.

Dumoulin · Doctor
Médicus · R.

1700.



OBSERVATIONS SUR LES FIEVRES ET LES FEBRIFUGES,

Par Mr SPON, Docteur Medecin Aggregé à Lyon, & Academicien de Padoüe & de Nismes.

Seconde Edition revûe, corrigée, & augmentée de plus de la moitié.

12. 62.



A LYON,

Chez THOMAS AMAULRY, ruë Merciere, au Mercure galant.

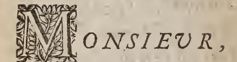
M. DC. LXXXIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.





A MESSIRE
MESSIRE CHARLES
DE
SYLVECANE,
Conſeiller Aumônier
du Roy, &c.

*ONSIEUR,*

L'empreſſement que vous me témoignates il y a quatre ans de ſavoir mon ſen-

timent ſur le Remede Anglois, qui faiſoit alors tant de bruit en France, m'obligea de mettre la main à la plume, & vous vouluſtes que ma lettre viſt le jour. Elle ne vous deplût pas, & ſous une ſi bonne caution que la voſtre, le public eut la curioſité de la voir, on en fut paſſablement ſatisfait, ſi j'en dois juger par le prompt debit qu'elle eut. Les exemplaires ayant manqué, je l'ay revûë

pour y changer & ajouter bien des choſes que la precipitation avec laquelle je l'avois écrite, avoient laiſſé paſſer. La matiere s'eſt multipliée ſous mes mains, & d'une Lettre j'en ay fait un petit Livre. Voila à quoy m'a engagé la complaiſance que j'ay euë pour vous. Ie ne pretens pourtant pas que vous m'en ſoyez obligé, puis qu'en voulant vous informer de ce que vous ſouhaitiez,

je me ſuis inſtruit moy-même. Ainſi ſi j'ay appris quelque choſe de bon, c'eſt à vous que je le dois, & ſi le public en a quelque ſatisfaction, c'eſt à vous qu'il en eſt redevable. Une matiere auſſi curieuſe que celle des Fiévres & des Febrifuges, pouvoit eſtre traitée plus amplement & plus finement. D'autres y auroient mieux reüſſi que moy. Mais ſouvent ceux qui le peuvent faire, ne

s'en veulent pas donner la peine. Les projets de ceux qui ont travaillé là dessus ces dernieres années, nous doivent faire esperer que l'on verra bien-tost ces terres incultes mieux defrichées qu'elles ne l'ont esté jusqu'à present. Cependant je suis persuadé que vous agréerez mes petits efforts, & que je dois estre satisfait moy-même de ces idées toutes grossieres qu'elles sont, puis qu'elles

m'ont donné occaſion de vous témoigner publiquement la paſſion que j'ay d'eſtre toute ma vie,

MONSIEUR,

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur,
J. SPON.

A Lyon ce 15. Avril 1684.

TABLE
DES CHAPITRES.

Approbation de Monsieur FALCONET *Conseiller ordinaire du Roy, Doyen du College de Lyon.*

L'Auteur de ces Observations sur les Fiévres & Febrifuges est si connu, son merite & sa doctrine si approuvez, que le plûtost que l'on les donnera au public, il en recevra du bien & de l'utilité. C'est ce que nous attestons en suite de l'ordre que nous en a donné Monseigneur le Chancelier. Fait à Lyon le dernier jour d'Avril 1683.

FALCONET.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege du Roy, en datte du 30. Septembre 1683. Signé JUNQUIERES : Il est permis à THOMAS AMAULRY, Marchand Libraire à Lyon, de faire imprimer, vendre & debiter le Livre intitulé,

Observations sur les Fiévres & Febrifuges, où l'on explique les remedes dont les Medecins anciens & Modernes se sont servispour leur guerison, autant de fois que bon luy semblera, pendant le temps de six années consecutives, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la premiere fois, & deffenses sont faites à tous Libraires, Imprimeurs,& autres,d'imprimer,faire imprimer, vendre & distribuer,sous quelque pretexte que ce soit, même d'impression estrangere,ou autrement, sans le consentement dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy,sur peine de confiscation des Exemplaires contrefaits,trois mil livres d'amende, & de tous dépens,dommages & interests,comme il est plus au long porté par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 16. Octobre 1683 suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653. & celuy du Conseil Privé du Roy, du 27. Fevrier 1663.

Signé ANGOT Scyndic.

Achevé d'imprimer la premiere fois le 18. Avril 1684.

Les Exemplaires ont esté fournis.



OBSERVATIONS SUR LES FIEVRES ET LES FEBRIFUGES.

CHAPITRE I.

Occaſion de cet Ouvrage. Digreſſion de la Medecine des Americains.

QUOYQUE la fievre ſoit de toutes les maladies la plus univerſelle, il ſemble neanmoins qu'elle ait eſté long-temps la moins connuë & la moins facile à guerir. Les Romains toûjours myſterieux dans leurs ſuperſtitions, luy avoient con-

sacré un Temple comme à une Divinité, dont ils aimoient mieux appaiser la colere par les prieres & par les sacrifices, que de s'en promettre la gueriso par le regime & par les remedes.

Les anciens Medecins qui vivoient avant Hippocrate, disoient que la cause de la fievre étoit une chaleur étrangere, ou plûtôt quelque matiere échauffante, qui s'introduisoit dans le sang, & y produisoit une chaleur qui n'étoit pas naturelle au corps. Hippocrate penetrant plus avant & plus distinctement dans les secrets de la nature, jugea qu'il ne s'en faloit pas tenir là, & que la chaleur ne suffisoit pas pour produire la fievre : qu'il falloit pour cela une matiere chaude & amere, ou chaude & acide, ou enfin chaude & salée, la

chaleur n'étant pas la qualité la plus considerable dans cette rencontre. Mais comme il restoit encore à expliquer plus precisement, de quelle maniere cet amer, cet acide, & ce salé excitoient la fievre, & qu'il ne paroît pas qu'Hippocrate l'ait éclaircy, soit que nous n'ayons pas tous ses écrits, ou qu'il fût prevenu par la mort, qui nous laissa plusieurs de ses Livres imparfaits, on revint facilement au premier sentiment qui étoit plus populaire, & dans la suite Galien, & les Arabes aprés luy, ne parlerent que de chaleur & d'intemperie, en expliquant l'essence & les causes de la fievre, & de rafraichissement en parlant de sa curation : jusqu'à ce que la Chymie venant à être cultivée dans ces derniers sie-

cles, les uns remirent sur le tapis l'amer & l'acide d'Hippocrate, les autres firent joüer le sel, le souffre & le mercure, & quelques-uns mirent de la partie la bile & le suc pancreatique, pour rendre quelque raison plus plausible de la fievre, que n'avoient fait les Anciens.

Il semble que l'on y avoit assez bien reüssi & que le succez dans la maniere qu'on proposa de les traiter n'y répondoit pas mal : mais enfin un remede venu d'un païs barbare, où l'on ne sçavoit ce que c'étoit des raisonnemens de la Medecine Galenique ou Chymique, une écorce d'arbre qui ne paroissoit avoir aucune qualité rafraichissante, comme les Galenistes vouloient qu'eussent tous les remedes pour la fievre, & qui n'avoit besoin

d'aucunes preparations Chymiques, ce remede, dis je, vint heureuſement conſoler les Febricitans & emporter preſque immancablement toutes les fievres intermittentes. Neanmoins, comme ny les Galeniſtes, ny les Chymiſtes ne ſceurent pas donner raiſon de ſon effet ſelon leurs principes, & que d'ailleurs on vit bien ſouvent revenir la fievre, on le negligea longtemps, juſqu'à ce qu'un Apoticaire Anglois, plus hardy que tous les Medecins, ſe mit en tête de le faire valoir d'une maniere particuliere, ſoit qu'il l'eût inventé luy-même, ou qu'il l'eût appris de quelques Medecins d'Angleterre, qui commençoient à l'employer plus frequemment & plus methodiquement qu'on

n'avoit fait auparavant : car on voit dans les observations sur les fievres de M. Sidenham celebre Medecin de Londres, imprimées il y a plus de seize ans, qu'il en conseille l'usage dans les intervales des fievres, & à differentes reprises.

Quoy qu'il en soit, cet Apoticaire nommé Talbot, devenu fameux Medecin Empirique, & pour ses cures surprenantes fait Chevalier par le Roy d'Angleterre, fit grand bruit à la Cour de France, & par le prix excessif qu'il mit à son remede de cinquante pistoles aux gens de qualité, & trente aux Bourgeois, il y fit une fortune considerable, tant on est accoûtumé à estimer les choses peu communes & difficiles à acquerir. Il reveilla donc les esprits curieux qui s'appliquerent à la

recherche de la cauſe des fievres & de la nature des Febrifuges. Pluſieurs y reüſſirent & donnerent leurs pensées au public qui ne leur en ſçeut pas mauvais gré. On fit en peu de temps cinq ou ſix editions d'un Traité de la gueriſon des Fievres par le Quinquina, qu'un celebre Medecin de Paris mit en lumiere, & on aprouva fort ſa methode. Je me hazarday d'en écrire quelque choſe, aprés en avoir fait diverſes experiences ; & ce que j'en écrivis, quoy qu'aſſez à la hâte, ne fut pas tout à fait mal receu : ce qui m'oblige d'y remettre de nouveau la main, & d'y ajoûter les reflexions que j'ay faites dépuis ce temps-là.

Le deſſein d'apprendre quelque choſe de plus que ce que nous en ſçavions ſur la matiere

des Febrifuges, nous obligea il y a trois ans, Monsieur de Ville & moy, d'arrêter icy un Allemand, Medecin Chymiste, qui revenoit de l'Amerique, où il avoit exercé la Medecine plus de dix ans, pour voir s'il ne nous pourroit point, entr'autres, donner quelque chose de particulier sur le Quinquina qui vient de ces quartiers là, & sur quelques autres de leurs remedes. Mais ce pauvre garçon, aprés nous avoir dit des choses surprenantes de la Medecine Empirique des Americains, tomba malheureusement d'un escalier, & demeura mort sur la place, luy qui avoit échapé de mille dangers, tant sur la terre que sur la mer. Depuis environ un mois qu'il étoit arrivé en cette ville, il nous avoit fait ouverture de la

cure de quelques maladies considerables, comme des fievres intermittentes, du cancer, de la phthisie, de l'epilepsie, & de quelques autres qui étourdissent les Medecins les plus experts. Il nous avoit meme preparé quelques remedes en nôtre presence, que nous avons trouvé conformes avec les memoires qui nous en sont restez, & de la bonté desquels l'experience nous convainc tous les jours.

Je ne dois pas icy me dispenser par un vain scrupule d'exactitude & de methode, de faire une digression sur ce qu'il nous disoit de la Medecine des Americains, dont ce que je donnay au jour dans la premiere edition de ces Observations, fut trouvé fort curieux. Il nous disoit donc, que bien

que ces peuples n'eussent aucune teinture des principes de la Medecine, ils ne laissoient pas d'avoir des remedes propres à chaque maladie, par une connoissance qu'ils ont de pere en fils de la vertu des Simples, avec lesquels il y avoit vû faire des cures surprenantes. Que pour les douleurs & maladies aiguës ils entamoient la peau avec des pointes de roseaux aiguisez, qui leur servoient de lancettes, & qu'ils suççoient le sang des malades sans l'avaler, jusques à ce qu'ils en eussent tiré une quantité suffisante : ce qui leur tenoit lieu de saignées & de ventouses ; & que si la saignée avec les lancettes étoit en usage en quelques quartiers de l'Amerique, c'étoit nos Européens qui les y avoient portées, puisqu'ils n'avoient point

de fer. Qu'il avoit vû guerir des Hydropiques d'une maniere fort extraordinaire. Ils prennent pour cet effet des cailloux ſortans du feu, & les mettent dans un trou en terre, & font approcher le ventre du malade de ces cailloux, qu'ils arroſent d'une decoction de trois herbes, dont l'une eſt une *Eſula:* le malade ayant receu bien chaud la fumée contre ſon ventre, ſon nõbril s'ouvre, & le Medecin en laiſſe ſortir une quantité ſuffiſante d'eau, autant que le malade le peut ſupporter: aprés quoy il applique deſſus une certaine mouſſe qui ferme l'ouverture, & reïtere cela autant de fois qu'il le juge neceſſaire pour épuiſer le ventre de toutes les eaux qui y étoient répanduës.

Il nous racontoit auſſi la ma-

niere dont ils gueriſſoient la dureté de ratte avec un cataplâme composé d'une racine qui produit l'effet d'un veſicatoire, & attire quantité d'eau, comme feroit la racine de Bryonia recente, ou celle du Lepidium, ou du Sigillum Salomonis. Cela approche de la pratique des Anciens, qui appliquoient des cauteres actuels ſur la region de la rate pour en attirer les eaux. Il avoit promis de nous expliquer dans la deſcription de la Virginie que je luy faiſois faire, une methode fort ingenieuſe pour guerir les maladies veneriennes & la lethargie : Mais je ne veux pas oublier ce qu'il nous diſoit d'un Americain nõmé Raocomoco, Medecin ou Magicien celebre de ce païs-là. Il luy montra, pour quelque preſent qu'il luy

fit, une racine ſinguliere avec laquelle, quand on la machoit & qu'on s'en frottoit les mains, on pouvoit manier toute ſorte de ſerpens ſans craindre qu'ils fiſſent mal. Il diſoit que perſonne que luy ne ſçavoit la vertu de cette admirable plante, qu'il appelloit en ſon lãgage de Virginie *Kigk-aſchkoncko*, c'eſt à dire la mort des ſerpens. Si cela eſt, elle a du rapport à ce qu'on dit de la plante appellée *Dictamnus Virginius*. Les Actes Philoſophiques de la Societé Royale de Londres de l'an 1665. rapportent qu'avec cette plante pilée & attachée au bout d'un bâton, on tuë cette eſpece de ſerpens qu'on appelle dans ce païs-là ſerpens ſonnants, pourveu qu'ils la ſentent, l'odeur les faiſant mourir demy heure aprés: que dans tous les

endroits où naît cette herbe,on n'y trouve point de ces serpens. Cela m'a fait prendre garde à une remarqué que j'ay trouvée parmy les papiers de feu Monsieur Gras le Medecin. C'est qu'un païsan, chasseur de viperes, luy avoit dit, qu'il ne craignoit point la morsure de la vipere quand il avoit pris un boüillon de *Prassium*.

Raocomoco passoit pour un si habile Magicien, qu'en invoquant un de leurs Dieux appellé Heiamsoug, il faisoit revenir les Esclaves qui s'étoient sauvez, & manioit des charbons ardens : mais pour le dernier, nous avons vû icy un Anglois qui le faisoit sans être Magicien. Il avoit predit qu'il mourroit d'une mort violente : c'est pourquoy il entretenoit amitié avec les Anglois, dont

il ſe defioit moins que de ceux de ſa nation. En effet, il fut aſſaſſiné par ordre d'un des petits Roys du païs, s'étant rendu ſuſpect pour avoir ſejourné trop long-temps avec les Anglois de la Caroline. Les Virginiens ont auſſi une racine appellée Vichacan, avec laquelle ils gueriſſent parfaitement les playes.

La connoiſſance des vertus de ces plantes ſouveraines pour la Medecine eſt admirable dans ces gens idiots: & quoy qu'elle s'apprenne ſouvent par routine & par tradition, comme parmy nos païſans; on peut auſſi croire que le demon, qui eſt plus ſçavant que tous les hommes, en inſtruit leurs Prêtres pour les rendre venerables au peuple, car ce ſont ces Prêtres qui y font la Medecine, &

qui y mêlent toûjours mille superstitions : Il y a même grande apparence que le demon se sert de la connoissance qu'il a de certaines plantes ou mineraux, pour guerir ou pour causer des maladies.

On voit un fragment des Oracles d'Esculape dans Gruter, où les remedes que ce Dieu, ou plûtôt ce Demon, ordonnoit aux malades qui le venoient consulter, sont naturels & propres à la maladie. En voicy trois que j'ay traduits.

1. LUCIUS ESTANT MALADE D'UNE DOULEUR DE CÔTÉ ET ABANDONNÉ DE TOUT LE MONDE, LE DIEU ESCULAPE PRONONÇA CET ORACLE, QU'IL VINST ET QU'IL EMPORTAST DE DESSUS L'AUTEL DE LA CENDRE, QU'IL LA MESLAT AVEC

DU VIN, ET QU'IL L'APPLIQUAST SUR LE CÔTÉ : CE QU'IL FIT ET D'ABORD IL FUT GUERY, ET VINT REMERCIER PUBLIQUEMENT LE DIEU, ET LE PEUPLE L'EN FELICITA.

Voilà un remede dont le peuple ſe ſert encore pour les douleurs de côté, ou du moins d'un fort approchant. On prend un ſachet plein de cendres chaudes qu'on applique ſur le côté. Le vin augmente la vertu des cendres, & ayde à diſſiper les vents, ou quelque ſang qui commence à s'y coaguler. Mais comme il faut être Medecin pour connoître ſi la douleur eſt produite par ces cauſes, il arrive aſſez ſouvent que ceux qui le font de leur tête, ſans avis d'un Medecin habile, augmentent le mal au lieu de le diminuer.

2. JULIANUS CRACHANT LE SANG, ABANDONNE' DE TOUT LE MONDE, LE DIEU INTERROGE' LUY COMMANDA QU'IL VINST ET PRIST SUR L'AUTEL DES PIGNONS, ET QU'IL LES MANGEAST AVEC DU MIEL PENDANT TROIS IOURS, DONT IL GUERIT ET VINT RENDRE GRACES A DIEU EN PRESENCE DE TOUT LE PEUPLE.

Les pignons ſont bons pour la poitrine, ils l'adouciſſent & luy ſervent de Baume pour fermer les vaiſſeaux ouverts; ainſi ils ſont excellens pour la phthiſie & le crachement de ſang. Perſonne n'ignore que le miel eſt auſſi un merveilleux pectoral. Hippocrate, que quelques-uns des Anciens ont accuſé d'avoir copié les remedes du temple d'Eſculape, avant

que ce fameux edifice eut esté consumé par les flâmes, se sert du pignon avec la myrrhe dans un remede pour la poitrine. Et un Medecin de mes amis dit qu'il avoit vû une Dame pulmonique, qui s'étoit fort bien trouvée d'un hydromel où entroiét les pignons, que son mary luy avoit fait faire, & qu'alors se souvenant de cet Oracle, il luy dit qu'il avoit fait le remede d'Esculape sans le sçavoir.

3. VALERIUS APER ESTANT AVEUGLE, LE DIEU LUY ORDONNA PAR SON ORACLE QU'IL VINST ET PRIST DU SANG D'UN COQ BLANC, QU'IL Y MELAT DU MIEL ET EN FIST UN COLLYRE POUR SES YEUX, DONT IL USAST PENDANT TROIS IOURS : ET IL RECOUVRA LA VEÜE ET

VINT RENDRE GRACES PUBLIQUEMENT A CE DIEU.

Le sang de coq est propre par sa chaleur à dissiper les taches de l'œil, & le miel éclaircit la veuë. Ainsi il n'y a rien de surprenant, si un remede composé avec ces deux ingrediens, a fait recouvrer la veuë à un homme qui commençoit d'être aveugle. Il est vray que sur le même marbre on y lit la guerison d'un autre aveugle, auquel le Dieu commande de mettre les cinq doigts sur l'Autel, & ensuite les porter sur ses yeux, ce qui n'a rien de naturel.

Si nous avions beaucoup de ces Oracles, nous apprendrions sans doute des Febrifuges excellens: mais pour nous en consoler, j'expliqueray dans un des chapitres suivans les Febrifu-

ges d'Hippocrate, qui pourroient avoir eſté trouvez entre les remedes de ce fameux Temple d'Eſculape, ou qu'il avoit peut-être appris de ſes Anceſtres, ou qu'il avoit inventé luy-même. Car Hippocrate n'étoit gueres moins reveré qu'Eſculape, & on aſſuroit qu'il étoit de la race d'Hercule du côté de ſon pere, & d'Eſculape du côté de ſa mere.

Pour revenir à nôtre Voyageur, il nous diſoit qu'il ne croyoit pas que l'uſage du Quinquina nous fût venu des Americains, quoy que cette drogue en vinſt: que hors du païs où il croit, il n'y étoit point connu; qu'il croyoit que les Eſpagnols avoient eſté les premiers à s'en aviſer. L'Autheur de la gueriſon des fievres par le Quinquina, m'a aſſuré par

lettres, qu'il avoit vû un Eſpagnol nommé le Comte de Pignaloſſa, originaire du Perou, qui luy dit que le Quinquina n'étoit pas connu pour la gueriſon des fievres par les Ameriquains mêmes, il y a quarante ans, & que ce qui le mit en vogue, fut qu'un Eſpagnol deſcendant des anciens Conquerans de l'Amerique, en donna au Viceroy pour le guerir d'une fievre double-tierce, dont il vint à bout par ce remede.

La Virginie ny les païs voiſins où nôtre Allemand avoit voyagé ne connoiſſent pas non plus le Quinquina : mais il nous aſſuroit qu'un de leurs principaux febrifuges étoit le fiel de leurs ſerpens, qu'ils incorporoient avec quelque terre pour en former des paſtilles,

que l'on mettoit en poudre, & que l'on avalloit dans quelque liqueur avant l'accez : que luy-même en avoit heureuſement guery pluſieurs Febricitans, & que c'étoit un puiſſant ſudorifique. Schroder dit dans ſa Pharmacopée, que les Païſans de Finlande donnent le fiel d'ours deſſeché, comme un remede preſque univerſel pour toutes les maladies, leſquelles il emporte par une ſueur copieuſe : & ainſi il eſt merveilleux que la Virginie & la Finlande, qui ſont des païs extremement éloignez & ſans communication l'un avec l'autre, ayent un febrifuge ſemblable, que toutes nos meditations de Medecine ne nous ont jamais enſeigné. Mais je m'apperçois qu'il ſeroit bon de parler des cauſes de la fievre, avant que de parler de

ſes remedes, ſi je veux ſuivre quelque methode. Je vay donc en dire mon ſentiment dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE II.

Des cauſes de la Fievre.

JE croy que pour découvrir quelque choſe de ſolide dans les cauſes de la fievre, il faut ſe defaire des prejugez que nous avons pour la pluſpart des Anciens, dont les paroles ne ſont pas des Oracles, ou du moins qui ne ſont que des Oracles ambigus, qui peuvent s'interpreter de differentes manieres.

Ceux qui ne nous ont parlé que de pituite, de melancholie, & de ſang pourry dans les veines & d'une intemperie allumée dans le cœur, & de là repanduë

pandue dans toutes les parties du corps, ne nous ouvrent gueres le chemin à quelque belle découverte, & ne peuvent pas trop bien accorder la maniere d'agir des Febrifuges avec leurs principes, qui ne demandent pour la guerison que des evacuatifs & des rafraichissans. Une bonne saignée, une bonne medecine, un bon emetique, sont de grands remedes, je l'avouë : mais quand tout cela a esté fait & reïteré inutilement, ou qu'il y a des obstacles qui empêchent de se servir de ces remedes, faut-il demeurer les bras croisez, & voir une belle & bonne fievre quarte, s'il y en a qui meritent cet eloge, durer des quinze & vingt mois, en dépit de toute la Galenique, & de toute la Chymie, & ne laisser aprés ce-

la dans les sujets qu'elle a visité, que des tristes marques du desordre qu'elle y a causé, que l'on ne peut souvent effacer. Il faut donc aller plus loin, & chercher par l'examen de sa nature & de ses causes, les remedes qui luy conviennent le mieux. Voicy ce que j'ay pensé là dessus, sans m'éloigner beaucoup, ny de la doctrine d'Hippocrate, ny de celle des plus sçavans Modernes. Je ne les citeray que fort rarement, & seulement pour éclaircir ce que je dis, parce que je ne veux pas payer mon Lecteur d'authoritez, mais de raisons.

La fievre est une agitation extraordinaire de la masse du sang qui trouble l'œconomie & les fonctions du corps humain.

Cette agitation peut être causée par trois causes differentes:

ſçavoir, 1. Par des cauſes purement externes. 2. Par des matieres étrangeres qui s'inſinuent dans la maſſe du ſang. 3. Par la deſunion & le combat des parties qui le compoſent.

Il n'y a perſonne qui ne conçoive facilement ces trois ſortes de boüillonnement dans les choſes naturelles. Ainſi pour ce qui regarde la premiere, le feu & le ſoleil, qui ſont externes aux corps font boüillir toutes les liqueurs qui leur ſont expoſées. Pour la ſeconde, pluſieurs liqueurs differentes étãt mêlées enſemble, excitent une ébullition plus ou moins conſiderable, ſans chaleur ou avec chaleur, comme toutes celles qui ſont acides mêlées avec d'autres que les Chymiſtes appellent Alcali ; par exemple

l'eſprit de vitriol, qui eſt un puiſſant acide, avec l'huile de tartre, qui eſt un puiſſant Alcali, l'eſprit de nitre ou de ſoufre avec tous les ſels lixivieux qu'on tire des plantes, tel qu'eſt le ſel de tartre, d'abſynthe ou de tamariſc. Pour la troiſiéme le vin boult, non-ſeulement quand il ſe purifie, mais auſſi quand il ſe gâte, & les ſyrops quand ils ne ſont pas bien cuits, & le fumier s'échauffe quand les atomes ignées & ſoufrez qu'il contient ſont retenus par ſon entaſſement.

Je ne pretens pas expliquer les cauſes phyſiques & préciſes de toutes ces fermentations, ny diſtinguer parfaitement toutes leurs differences, puis qu'elles tiennent ſouvent l'une de l'autre. Je ne diray pas pourquoy l'Alcali rencontré par l'Acide

fermente, puiſqu'on le peut voir dans pluſieurs Autheurs modernes. Il ſuffit même pour l'uſage de la Medecine, de ſçavoir que la choſe eſt ainſi, & qu'elle arrive toûjours, pour conclurre de là que ſi dans le corps humain il s'y mêle de ſemblables liqueurs, elles doivent produire le même effet. Il faut pourtant examiner un peu plus particulierement ces trois cauſes.

1. Les cauſes externes de la fievre ſont donc les exercices immoderez, comme la poſte à ceux qui ne l'ont pas accoûtumé, un air marècageux & infect, qui étant attiré par la reſpiration fermente la maſſe du ſang, les rayons du ſoleil à ceux dont les humeurs ſont faciles à mettre en mouvement, les chûtes, les contuſions, qui fai-

ſant accourir le ſang & les eſprits aux parties affligées dereglent ſon mouvement : à quoy l'on peut ajoûter la peur, la colere, un chagrin fort & imprevû, qui dépendent des objets externes, & produiſent quelquefois une fievre ephemere, c'eſt à dire d'un jour ſeulement, & dans les corps mal habituez y diſpoſent les humeurs à une plus longue fievre, qui eſt alors mêlée de cauſe externe & de cauſe interne. Silenus dans le premier Livre des Epidemies d'Hippocrate, prit une fievre violente, par le travail, les exercices immoderez & la débauche, dont il mourut le onziéme jour. C'eſt pourquoy les perſonnes promptes, bilieuſes, & qui vivent dans le deſordre, ſont plus ſuſceptibles de la fievre

que les perſonnes phlegmatiques, melancholiques & moderées.

2. La ſeconde cauſe des fievres eſt, comme nous avons dit, lorſque certaines liqueurs & matieres mal proportionnées avec le ſang ſe mêlent avec luy & y excitent des fermentations febriles. Ainſi les ulceres, les abſcés internes ou externes ſont ordinairement accompagnez de fievre, parce que le ſang entraînant par ſa circulation une partie du pus qui s'y forme, il en eſt fermenté comme la paſte avec le peu de levain qu'on y mêle. Ces fievres ſont également continuës lorſque cette matiere heterogene s'y mêle ſans interruption, ou qu'elle ne peut pas promptement être domptée; mais elles ont des redouble-

mens, ou sont intermittentes lorsque le sang n'étant pas si facile à émouvoir, a besoin d'un grand amas de matiere pour fermenter : ainsi il n'y a pas long-temps que je voyois un malade qui avoit une fausse esquinance avec une fievre tierce, à qui dés que la tumeur fut percée les accez cesserent d'abord. Le chyle corrompu & trop aigry, la lymphe & le ferment de l'estomac trop acide, les glaires & les cruditez qui s'amassent dans le bas ventre, & qui se corrompent par leur sejour, sont aussi fort propres à engendrer des fievres intermittentes, quand le malade est assez robuste pour expulser à chaque accez ce qui s'en est mêlé avec le sang, & continuës quand il n'a pas assez de forces, ou que la cause est en

trop grande quantité, ou qu'elle a quelque qualité difficile à corriger comme trop de viscosité : car il n'est rien de si ordinaire que de voir par les mêmes causes arriver aux uns des fievres intermittentes, & aux autres des fievres continuës. Et mêmes on peut considerer chaque accez d'une fievre intermittente, comme une petite fievre continuë, & une fievre continuë comme un long accez d'une intermittente : les accez de celle-cy commençant, continuant & finissant, à peu prés de même qu'une fievre continuë entiere, & ne differant presque qu'en longueur.

3. Enfin la troisiéme cause des fievres est lorsque la masse du sang, qui est composée de parties contraires, les unes froides, les autres chaudes, les

unes spirituëuses & soufrées, les autres salines & terrestres, il y en a quelqu'une qui prend l'empire par dessus les autres, parce qu'elle s'y trouve en plus grande quantité qu'à l'ordinaire : ainsi lors qu'un homme par les excez de vin, les ragouts,ou les applications d'esprit,a chargé son sang de parties acres & soufrées, ce sang roule avec plus de precipitation, & par le frottement plus frequent contre les parties solides, y excite un sentiment de chaleur extraordinaire. Ce sang même se trouvant alors d'une nature opposée au chyle & à la lymphe, quoyque ces deux liqueurs soient dans leur état naturel, il redouble son effervescence quand elles viennẽt à s'y mêler, de même que les acides mêlez avec les Alcalis boüillent plus

fortement quand ils ſont aidez par le feu. Cette cauſe fait plûtôt naître des fievres ardentes, continuës & hectiques, que des intermittentes : parce que faiſant ſa reſidence dans les grands vaiſſeaux, le combat qu'elle a avec le ſang eſt perpetuel.

Il me ſemble que tout ce que je viens de dire eſt aſſez vray-ſemblable, neanmoins je veux bien l'appuyer encore du raiſonnement & de l'experience. Je croy que pour la premiere cauſe perſonne n'en diſconviendra. Il peut y avoir plus de difficulté ſur la ſeconde & ſur la troiſiéme.

Je dis donc, pour commencer par le chyle aigri que je crois la plus frequente cauſe des fievres intermittentes, qu'il n'y a point de doute qu'il ne

puisse produire la fievre quand il est en cet état : car le chyle dans l'état qu'il est ordinairement, c'est à dire un peu acide, fait tous les jours naturellement dans les personnes les plus saines une ombre de fievre, qui ne differe de la veritable que du plus au moins: puis qu'une demy-heure aprés le repas, dés que le plus subtil du chyle ou sa seule vapeur qu'il pousse dehors la premiere par sa fermentation dans l'estomac, s'insinuë dans les veines, il repand une fraicheur aux pieds & aux mains, qu'on a raison de prendre pour une marque de santé. A quelques-uns il produit des baillemens & des envies de dormir, avec un pouls plus petit & plus frequent; voila le commencement de la fievre. Ce froid étant

passé succede la chaleur par tout le corps, qui même est tres-forte aux creux des mains & des pieds, & en même temps le pouls s'éleve & bat plus fort ; ce qui arrive plus sensiblement à ceux qui sont d'un temperament bilieux, parce que la bile, qui est amere, est plus contraire au chyle que la pituite, qui est douce, ou la melancholie qui est acide. Voila la chaleur & la vigueur de la fievre. Quatre ou cinq heures aprés le repas, ou plus tard si la digestion n'est pas si tôt faite, lors que le chyle est mêlé avec le sang, & qu'il a receu une partie de sa perfection par la circulation, la chaleur du corps diminuë, le pouls reprend son premier train, & l'appetit revient ; voila le declin de la fievre. Si

aprés cela on demeure douze ou quinze heures ſans manger, le pouls devient extrêmement lent, la vigueur qu'on avoit ſe diminuë; voila l'état d'un homme à qui la fievre eſt entierement paſſée : & qui eſt encore en état de convaleſcence.

Mais parce que les alimens & les temperamens ſont fort differents, cela fait qu'on remarque plus ou moins de froid ou de chaleur, & que l'on ſe ſent plus leger ou plus peſant aprés le repas. Auſſi arrive-t-il que ſi l'on mange aſſez bien, & des alimens rafraichiſſans avec peu de vin, l'on ſentira plus de froid au commencement, & moins de chaleur enſuite : au contraire ſi l'on mange peu, & des viandes épicées, & qu'on boive des vins puiſſans, on n'aura preſque point de froid,

mais ensuite beaucoup de chaleur, & même si dans le repas on a fait plus d'excez, on ne manquera pas de sentir des accidens plus approchans de ceux de la Fievre, comme le pouls fort élevé, la douleur de tête, la chaleur acre, l'assoupissement, ou l'insomnie, selon la differente disposition des temperamens & des humeurs qui predominent dans le corps.

Par là on peut comprendre pourquoy le Caphé & le Thé pris aprés le repas empêchent de dormir ceux qui y sont sujets, à moins qu'une lõgue habitude ne les rende inutils: c'est que par leur amertume & chaleur moderée, ils dissipent les fumées trop épaisses du chyle, & que par leurs particules diuretiques ils entrainent par les urines une partie de l'humidité

necessaire pour procurer le sommeil.

On concevra aussi par là la verité, ou du moins la possibilité de ce que les Naturalistes assurent, que les lions & les chevres ne sont jamais sans fievre : car ces animaux étant d'un temperament fort chaud & fort sec, leur chyle a plus de disproportion avec leur sang ; & en s'y mêlãt y excite un plus grand combat qu'aux autres animaux : ce qui ne devroit pas neanmoins être appellé fievre, puisque leurs fonctions n'en sont point sensiblement troublées. Ainsi Pline peut n'être pas menteur, quand il dit qu'un certain Caius Mecenas eut toute sa vie la fievre, & ne dormit pas un moment les trois dernieres années de sa vie. Je ne suis pas d'avis de rechercher

de même la raison de ce qu'il assure dans le même endroit, qu'un Sidonien nommé Antipater avoit la fievre toutes les années le jour de sa naissance, parce que je voudrois auparavant être convaincu que cela fût vray. Au contraire, à ce que dit cet Autheur, les cerfs n'ont jamais la fievre, & plusieurs Dames Romaines de qualité s'étant accoûtumées à en manger tous les matins, ont esté long-temps exemptes de fievre ; parce que leur sang est grossier, & difficile à être mis en mouvement.

Ceux qui n'attribuent la coction des alimens qu'à la chaleur de l'estomac, auroient bien de la peine à nous apprendre pourquoy ces alimens s'aigrissent en se reduisant en chyle ; car les coctions ordinaires

& les maturations adouciſſent les choſes aigres. Le Soleil adoucit les fruits en les meuriſſant, & le feu en les cuiſant. Il faut donc dire que les viandes étant machées, ſont en partie diſſoutes dans la bouche par la ſalive, qui tombe avec elles dans l'eſtomac, & en partie par un levain propre, qui a ſon ſiege dans les glãdes de la tunique veloutée de l'eſtomac & des inteſtins, décrites par Mr Payer. Ces glandes ont chacune leurs petits canaux excreteurs, qui déchargẽt une ſeroſité fort limpide de la même nature que la lymphe. De ſorte que cette liqueur ſubtile & legerement acide, jointe à celle qui eſt fournie par les canaux ſalivaires, & au ſuc pancreatique, ſervent de levain & de diſſolvant au chyle dans l'eſtomac & dans

les premiers boyaux, pour le pouvoir rendre capable de paſ-ſer dans les petites veines lactées. Or c'eſt de la nature de tous les levains d'être acides.

Il n'eſt pas non plus difficile à concevoir que les cruditez, les glaires & autres humeurs ſuperfluës, qui reſtent dans l'eſtomac & dans les replis des inteſtins, ou même dans les vaiſſeaux, y ſejournant quelque temps ſans être changées en un aliment loüable, ſe corrompent & s'aigriſſent, ce qui eſt à peu prés la même choſe, car tout ce qui pourrit ſent l'aigre; & qu'ainſi ou le chyle qui en eſt aigri s'inſinuant dans le ſang y excite le boüillonnemẽt, ou ces matieres mêmes qui ſuivent le même chemin, y fermentent toute la maſſe du ſang, juſqu'à ce que ce chyle ou ces

humeurs étrangeres soient dissipées & poussées dehors par les sueurs ou par la simple transpiration. Le sang qui tourne en pus pendant qu'il se forme, a aussi une odeur forte & aigre, qui cause même des syncopes. La matiere vermineuse, se fait aussi remarquer par une semblable odeur au souffle des enfans qui ont des vers, & alors à la moindre occasion la fievre s'allume.

Tout cela sert à prouver cette seconde cause des fievres, que j'ay dit être une matière heterogene, produisant la fermentation, principalement par son acidité.

Il reste à voir si le sang est d'une nature Alcali opposée à l'acide, pour pouvoir fermenter avec elle. Cela paroît assez évident par l'analyse chy-

mique qu'on en fait, car il abonde ſur tout en eſprit & ſel volatils, qui fermentent avec les acides, cõme font l'eſprit & les fleurs de ſel armoniac, dont toute la force vient de l'urine, avec laquelle on compoſe le ſel armoniac : or l'urine eſt le ſuperflu de la partie ſereuſe & ſalée du ſang, & l'õ diſtille de même un eſprit de ſang humain, qui eſt bien auſſi penetrant que celuy de ſel armoniac. Ainſi il n'eſt pas difficile de ſe perſuader qu'il ſe fait par la rencontre du chyle ou des autres humeurs acides avec le ſang une pareille effervescence, & que plus ces deux liqueurs ſont exaltées dans leur acidité & dans leur volatilité, l'effervesſcence doit auſſi être plus grande, au point d'y produire celle que nous appellons fievre.

Cecy ſert auſſi à établir la troiſiéme cauſe, car ſi le ſang eſt trop alcalisé, tous les boüillonnemens qu'il fait tous les jours avec le chyle & avec la lymphe en ſeront plus violens, il ſe fera plus de ſoufre & plus de bile, & moins de parties aqueuſes & ſalines : ainſi le ſoufre prenant le deſſus s'enflâme, & les autres parties qui étoient auparavant unies intimement à luy, ſe ſeparent & ſe deſaſſocient, d'où vient une fermentation continuelle non ſeulement avec tout ce qui s'introduit dans le ſang, mais de ſes differentes parties les unes avec les autres : de même que dans une Republique, ſi quelqu'un a trop d'authorité & uſe de tyrannie, les factions & les guerres civiles ne manquent gueres d'être excitées,

jusqu'à ce que chacun ait repris son premier rang.

Les experiences qu'on a faites en Angleterre & en Italie sur le sang, ne servent pas peu à fortifier cette idée. Si l'on jette un peu d'esprit de vitriol, ou quelqu'autre acide sur le sang sortant de la veine, il se coagule en partie & devient jaunâtre & verdâtre comme le sang des pleuretiques & des melancoliques, qui abondent en acide. Si au contraire on y jette de l'huile de tartre, de l'esprit de sel armoniac, ou de l'esprit d'urine, il devient beau rouge & fluide, comme dans les fievres ardentes & malignes où le sang est trop volatilisé. L'experience qu'on a fait des mêmes liqueurs injectées dans les veines des animaux vivans, répondent aussi à ces princi-

pes. L'esprit de vitriol ou de nitre injectez dans les veines d'un chien le font tomber en defaillances, en tremblemens, & en convulsions; & s'ils sont pris en plus grande quantité, la coagulation de tout le sang s'ensuit, & l'animal expire aprés quelques convulsions. Au contraire, les Alcalis, comme l'huile de tartre & l'esprit de sel armoniac, infusez de même en une quantité considerable, le rarefient si fort, que l'animal bouffit & en meurt, à moins qu'il ne survienne une hemorrhagie qui décharge les veines d'une partie du sang: dequoy il ne faut pas s'étonner, puis qu'ils sont portez immediatement au cœur sans être affoibly par un long chemin, comme est celuy de l'estomac au cœur.

On m'objectera que l'on ſe ſert tous les jours de l'eſprit de ſoufre & de vitriol dans les fiévres, dont on remarque de bons effets, bien loin d'en attendre des coagulations ou d'autres accidens dangereux. A quoy je répons que l'on ne les donne pas en une quantité ſuffiſante à pouvoir faire un mauvais effet ; qu'on ne les employe pas mêmes dans les fiévres intermittentes cauſées par le mélange d'un acide avec le ſang ; mais dans des continuës produites par un ſang enflamé & trop volatiliſé ; auquel cas les acides ſont excellens, parce qu'ils calment le mouvement du ſang en l'epaiſſiſſant legerement. Ajoûtez à cela que les eſprits de vitriol, de ſel & de ſoufre ne ſont que des ſels fondus, qui ſe portent

par les urines apres avoir fait leur action ; au lieu que les acides putredinaux qui engendrent la fiévre, sont des matieres heterogenes gluantes & difficiles à estre poussées dehors par quelque voye que ce soit.

On me pourroit aussi dire que ni le chyle, ni la lymphe, ni les humeurs corrompuës ne sont pas si acides que l'esprit de vitriol, ni le sang si alcali que les sels lixivieux ou volatils, pour pouvoir en faire la comparaison & inferer que leur mélange doive produire une semblable effervescence. A quoy je répons, que les humeurs deviennent quelquefois extremement acides, comme lorsqu'elles font des corrosions dans l'estomac & dans les autres parties solides, & qu'elles

fermentent la terre, ce que font les humeurs noires & vertes, que les melancoliques & les atrabilaires vomissent. En second lieu qu'il n'est pas necessaire que l'esprit de nitre ou de vitriol soient purs & dans leur force pour fermenter avec les Alcalis: mais qu'ils ne laissent pas de le faire, quoyque moins sensiblement, quand ils sont mêlés d'eau ou d'autres liqueurs qui retardent leur action.

Or pour en revenir au levain que j'ay dit estre la cause la plus ordinaire des fiévres; selon qu'il est en plus grande quantité, ou selon que le sang est plus ou moins susceptible de boüillonnement, les Fiévres deviennent tierces, doubles tierces, quotidienes, quartes, ou doubles quartes,

continuës & malignes. Ainsi les bilieux ayant le sang plus boüillant & plus subtil, tombent pour l'ordinaire dans des fiévres tierces ou doubles tierces, qui ont leur mouvement plus prompt, & les melancoliques qui ont le sang plus froid & moins susceptible d'agitation tombent dans des fievres quartes, qui ont leur mouvement plus lent.

La bile n'est donc souvent que la cause occasionnelle des fievres, & non pas la veritable cause : car si elle est pure & dans son estat naturel, elle ne fermente pas avec l'acide comme on peut l'observer par l'experience, parce qu'elle contient un soufre qui l'embarasse & en empêche l'action ; de là vient que nous voyons des gens fort chargés de bile & qui

ont même la jaunisse, tout-à-fait exempts de fievre, parce qu'ils ne fournissent pas par leurs dereglemens des levains pour la faire fermenter & volatiliser : au lieu qu'un sang bilieux trop alcalisé ne peut manquer d'estre ébranlé par un levain acide. Ainsi la bile est plûtost l'aliment de la fievre comme l'appelle Hippocrate, que la cause même des fievres.

Cette idée des causes des fievres est d'autãt plus commode, qu'estant admise on resoudra en même tems avec facilité, une question qui d'ailleurs seroit fort difficile à terminer, sçavoir d'où vient la continuation de la chaleur dans tous les corps vivans : car autrement il ne seroit pas fort aisé de concevoir comment une liqueur qui n'est point entretenuë dans

sa chaleur naturelle par aucun feu actuel ne se refroidit pas bien-tôt : au lieu qu'on peut dire qu'outre les causes externes qui contribuent legerement à l'entretenir, la veritable cause interne est le mélange continuel du chyle & de la lymphe avec le sang.

Une autre chose peut servir de prejugé à ces sentimens; c'est que toutes nos maladies viennent presque de deux causes universelles, l'air & les alimens. C'est l'opinion d'Hippocrate au livre de la nature de l'homme. *Les Maladies*, dit-il, *nous arrivent ou de nostre maniere de vivre, ou de l'air que nous respirons.* De là viennent ces deux proverbes que la bouche en tuë plus que l'épée, & que l'intemperance est la nourriciere des Medecins.

Si quelque chagrin entesté de l'authorité des anciens, dit que ce sont là des opinions nouvelles incõnuës à nos Maistres, je luy répondray que pour ce qui est d'Hippocrate, qui de tous les anciens est assurément le plus sçavant, il semble avoir assez bien établi les mêmes causes dans son livre de l'ancienne Medecine : car il y combat ceux qui attribuent tout au froid & au chaud, & il dit que ce n'est point simplement la chaleur qui est la cause de la fievre, mais le chaud & l'acide, le chaud & l'amer, le chaud & le salé, c'est à dire les matieres impregnées de ces qualitez qui s'amassent dans le corps humain, comme nous l'avons dit au commencement: ainsi s'il met ailleurs pour cause des fievres la bile & la pitui-

te, il faut entendre qu'elles les deviennent quand elles aquierent ces qualitez d'acide, de ſalé & d'amer, & quand par leurs mélanges elles s'echauffent & produiſent cette fermentation avec le ſang, que nous appellons fievre. Carde vouloir dire à cela comme font quelques-uns pour ſe tirer d'affaire, que ce n'eſt pas l'Hippocrate de Coos qui a fait le livre de l'ancienne Medecine; que c'eſt un autre Hippocrate, ou que s'il l'a fait c'eſt dans ſa jeuneſſe, & qu'il a corrigé ſes idées par de nouvelles reflexions répanduës dans ſes autres écrits, c'eſt avancer des raiſons en l'air, dont on a même de grands prejugez du contraire : car il y a toute apparence que celuy qui a écrit ce livre eſt nôtre Hippocrate in-

ſtruit par ſes converſations avec Democrite, qui eſtoit dans ces ſentimens, comme on l'apprend des anciens; & ainſi c'eſt Hippocrate qui ſen eſt l'auteur, & Hippocrate âgé & dans la grande reputation. On remarque même cette doctrine dans les autres livres de ce grand homme. Ainſi dans celuy de la nature humaine que tous les ſçavans reçoivent pour legitime, ſi ce n'eſt pour quelques additions ſur la fin, parlant des purgatifs, il dit qu'ils *attirent chacun ce qui luy eſt ſemblable, de même que les ſemences tirent de la terre l'acide, & l'amer, le doux & le ſalé.* Et dans le livre des Chairs : *Toutes les parties*, dit-il, *arroſées de l'aliment reçoivent chacune leur accroiſſement, le chaud, le froid, le gluant, le gras, le doux, l'amer,*

les os & tout ce qui est dans le corps. Et dans un autre endroit en parlant de la maniere dont les remedes agissent, on voit qu'il n'attribuë pas tout aux premieres qualitez. *Ils agissent,* dit-il, *en échauffant, & en rafraichissant, en sechant, en humectant, en coagulant, & en dissolvant.* Or la coagulation ne se fait proprement par aucune des qualitez premieres: mais par les acides, les salés & les amers.

Pour ce qui est de Galien & des Arabes, je ne croy pas que l'on se pique fort presentement de les suivre & de les soutenir. S'ils ont dit quelque chose de bon, à la bon'heure, il faut profiter de leurs découvertes, mais on n'est pas obligé de se rendre esclaves ny garands de leurs sentimens, com-

tre le bon ſens & l'experience. Au fonds ſi l'on n'eſt pas ſatisfait de ce ſyſteme qui me paroit aſſez naturel, on n'a qu'à en produire de plus vray-ſemblables & de plus commodes, qui puiſſent expliquer ſans embarras tous les accidens des fievres, & nous faire connoître la fauſſeté de celuy-cy : mais en attendant cela on nous permettra de fonder nos raiſonnemens ſur ces principes : car eſtant ainſi établis, il ne ſera pas difficile de ſatisfaire à pluſieurs queſtions qu'on fait ſur les fievres & les Febrifuges, ce que je vay faire dans les chapitres ſuivans.

CHAPITRE III.

Reſolutions de pluſieurs queſtions touchant la Theorie des Fievres.

D'où viennent le froid & le friſſon de la fiévre, & d'où procedent la chaleur, l'alteration, les douleurs de reins & les douleurs de teſte?

Les humeurs acides ſe mêlant avec le ſang l'epaiſſiſſent & y font quelques coagulations, qui empéchent le paſſage des eſprits aux parties, ou qui empéchent le ſang de ſe rarefier ſuffiſamment pour pouvoir eſtre porté avec aſſez de rapidité juſqu'aux extremitez où les vaiſſeaux ſont fort petits; c'eſt ce qui produit le

froid. & qui fait qu'il cõmence par les extremitez, l'éloignement du cœur contribuant encore à rendre le ſang moins chaud aux pieds & aux mains. Ce froid cõtinuë juſqu'à ce que par l'effort du cœur & des arteres à rarefier & purifier le ſang par leurs battemẽs redoublés, ces coagulations & les fumées de cette premiere fermentation ſoient diſſipées, ce qui fait ſucceder une chaleur extraordinaire à ce froid. Mais il eſt mal-aiſé de concevoir les friſſons & les picotemens incommodes qui accompagnẽt le froid par le ſeul defaut de chaleur & de rarefaction, ce qui ne devroit faire qu'un engourdiſſement. On peut donc dire que les vapeurs qui s'élevent d'ordinaire des corps qui ſont en fermentation & parti-

culierement d'un sang volatil alcalisé, sont acres & penetrantes, qu'ainsi lorsque par le froid de la fievre les pores sont bouchez; elles ne peuvent manquer de picoter la membrane commune des muscles, & les autres parties membraneuses par où elles passent, d'une telle maniere qu'outre le froid, les malades souffrent souvent des douleurs cuisantes, comme si on leur plantoit des épines dans le corps. Les mêmes vapeurs passant par les muscles des machoires & des reins y font les bâillemens & les étiremens, par où les fievres commencent quelquefois. Les fievres continuës commencent souvent par froid, mais elles n'en ont pas dans les redoublemens, parce que le sang n'est

alors que trop rarefié. Ainſi ceux qui ont le ſang ſubtil, facile à eſtre rarefié & qui ont le chyle moins groſſier, ont des accez ſans froid conſiderable. Au contraire on ſçait que dans la fievre quarte le froid eſt plus violent que dans les autres fievres, ce qui arrive, ſi je ne me trompe, parce que la cauſe morbifique, ou ſi vous voulez le levain, qui excite la fievre eſt plus acide, plus viſqueux & plus difficile à ſurmonter que celuy des autres fievres. Ce que je ne dis pas ſans raiſon, puiſqu'on remarque ſouvent dans les fievres quartes, des obſtructions & duretés dãs le Pancreas & dãs la ratte, & l'on ſçait que les obſtructions ſont cauſées par des humeurs gluantes & tartareuſes, qui s'attachent aux parois

des vaiſſeaux & qui y retardent la circulation du ſang. On ſçait auſſi que les melancoliques qui ont le ſang plus groſſier & plus gluant, & les hommes dans l'âge viril ſont plus ſujets aux fievres quartes, que les autres temperamens & que l'enfance.

Delà il s'enſuit que les remedes ſpiritueux & volatils pris à l'entrée de l'accèz ne doivent pas manquer de diminuer le froid, à moins qu'il n'y ait un prodigieux embarras dans les premieres voyes qui en emouſſe la pointe. Auſſi voyons nous qu'un verre de vin d'Eſpagne, ou demi verre d'eau de vie, ou une priſe de quelques ſels volatils font paſſer ſubitement le malade du froid à la chaleur : mais que cette chaleur en eſt conſidera-

blement augmentée. Ainsi il eſt de la prudence du Medecin de juger ſi le malade court un plus grand danger dãs le froid que dans la chaleur, (car il y en a qui meurent dans la violence du froid) pour determiner par là s'il doit faire prendre de ſemblables remedes à l'entrée de l'accez. Car il n'eſt pas queſtion de ſçavoir ſi une telle drogue eſt bonne pour telle ou telle maladie : ce que le vulgaire ſçait ſouvent; mais il faut de l'étude, de l'experience & du jugement, pour diſcerner ſi elle eſt bonne dans le cas preſent, dans un tel temperament, ou dans une maladie accompagnée de tels ou tels accidens. Ce ne ſont pas les petits ſecrets qui gueriſſent les malades. Tous les livres en ſont pleins, tout le monde ſe

vante d'en sçavoir. C'est le grand secret que de mettre en execution les remedes propres au mal dont il s'agit, & de sçavoir le bon & le mauvais usage qu'on peut faire de chaque chose.

De ce que j'ay dit on peut comprendre la raison pourquoy il n'est pas bon de boire pendant le froid, & sur tout de la ptisane ou autre liqueur rafraichissante : puisque l'occupation de la nature estant alors de rarefier le sang pour pouvoir chasser la cause morbifique, il est sans doute qu'un verre d'eau froide n'y peut servir que d'obstacle & faire durer le froid plus long-temps. Que si la soif est alors si grande qu'on ne puisse s'en abstenir, il vaut mieux boire de l'eau ou de la ptisane actuellement chaude

que de la froide, quoy qu'elle ne desaltere pas de même.

La chaleur extraordinaire des Febricitans procede du mouvement impetueux & dereglé des particules du sang, lequel selon les observations des Anglois par le microscope, est composé d'une infinité de petits globules rouges nageans dans une eau claire: car la chaleur de tous les corps ne vient que du mouvement prompt des petites parties que les Physiciens appellent des Atomes. Or le mouvement impetueux & dereglé de ces globules viēt de la rencontre mutuelle & du combat de l'Acide & de l'Alcali, qui gagnant le dessus chasse toutes ces vapeurs grossieres & dissipe toutes ces coagulations, qui empéchoient le sang de se rarefier suffisammēt,

ce qui faisoit un pouls petit & frequent dans le froid,& le fait élevé & vite dans la chaleur.

La soif survient par l'effet de la chaleur,qui consume la serosité du chyle & du sang , & la pousse dehors par la transpiratiõ, par les sueurs & par les urines. Les douleurs de reins qui accompagnent tantôt le froid, tantôt la chaleur, sont excitées par le boüillonnemẽt de la masse du sang dans les grands vaisseaux couchez sur les reins.Les douleurs de tête sont enfin l'effet du battement violent des arteres du cerveau , contre les membranes qui l'enveloppent : ainsi ceux dont le sang s'éleve & bat plus fort, ou à qui par la maniere de vivre delicate , ces membranes sont plus sensibles, ont aussi plus de douleurs de teste que les autres ; & cette

douleur dure quelquefois apres que l'accez de la fievre eſt paſſé, comme le tremouſſement d'une cloche dure encore aprés que le battant a ceſſé de fraper.

Suivant cette hypotheſe, je ne ſçaurois approuver la methode de pluſieurs Medecins d'Italie, qui ne veulent point laiſſer boire leurs malades pendant tout l'accez, & qui par ce moyen font que le ſang s'échauffe davantage, comme une rouë qui n'eſt point humectée, & le diſpoſent à avoir le combat ſüivant encore plus rude que le premier : outre que le ferment de la fievre n'eſtant point detrempé, eſt moins propre à eſtre expulsé par les pores ou par les urines. Je n'aprouve pas auſſi ceux qui boivent autant que leur ſoif de-

mande, parce que l'eſtomac en eſt affoibly, & que la ſubtiliſation & expulſion du ferment eſt en quelque façon empéchée, par la trop grande quantité de boiſſon. Voicy d'autres queſtions qu'on peut faire ſur les fiévres.

Pourquoy les melancoliques qui abondent en humeurs Acides ſont moins ſujets aux fievres que les autres?

Les Melancoliques ne ſont pas ſi ſujets à la fievre que les autres, parce que leur ſang eſtant tout empreint de cette acidité, eſt peu propre à fermenter avec un chyle aigri ou autre matiere corrompuë, parce qu'ils ſont de la méme nature: car deux liqueurs qui ne ſont point contraires l'une à l'autre ne fermentent point enſemble, non plus que deux

amis ne se battent point l'un contre l'autre, ny ne se querellent point serieusement. Ainsi la fiévre ne leur arrivera pas à moins que leur sang n'ait esté échauffé par des exercices violens. De plus les melancoliques ont le sang plus grossier & plus difficile à être agité que les autres. Ce qui fait dire à Hippocrate, que *ceux qui sont accoutumez à avoir des raports aigres ne sont gueres sujets à la pleuresie*, parce que leur temperament est ordinairement melancolique, leur sang plus grossier & moins propre à se precipiter avec violence sur le côté pour y causer une inflammation. Ainsi il ne faut pas s'étonner si dans les pays froids on est moins sujet aux fievres que dans les climats chauds, & si ceux qui sont dans ce pays

là gardent encore hors de chez eux cette prerogative. Je me ſouviens d'avoir vû un Danois à Montpelier, qui de melancolie s'eſtoit jetté d'un ſecond étage dans la ruë, & s'eſtoit rompu les bras & les jambes, qui neanmoins n'eut jamais de fievre pendant qu'il fut traité. Et qui doute que ſi un François ou un Italien bûvoit autant d'eau de vie qu'un Hollandois ou qu'un Moſcovite, il ne fuſt bien-tôt attaqué d'une fievre ardente ou de quelque autre maladie fort violente ?

D'où vient que les fievres ſont plus frequentes & plus opiniatres en Automne que dans les autres ſaiſons ?

Les fievres ſont plus frequentes en Automne qu'en une autre ſaiſon, parce que l'Eté qui a precedé a rendu le ſang plus volatil

volatil & plus ſuſceptible de fievre : outre que l'inégalité de la ſaiſon aide beaucoup à troubler la digeſtiõ & à corrompre le chyle, & que les fruits venãt alors en abondance, fourniſſent à ceux qui en mangent beaucoup un levain qui produit des fievres longues & opiniatres, & particulierement des fiévres quartes, qui ſelon la ſentence d'Hippocrate durent d'ordinaire une année entiere, * c'eſt à dire ſi on les laiſſe ſans remedes, ou qu'on les traite mal. Pline dit que les fiévres quartes ne commencẽt point en Hyver, mais quand cela ſeroit ordinairement vray, comme il ne l'eſt pas toûjours, il arrive aſſez ſouvent que les ſaiſons ſont dereglées & qu'on void des jours d'Automne &

* Quartana ante annum non definit. *Epid.* 5.

de Printemps au milieu de l'Hyver, ce qui peut leur donner naissance.

* Il attribuë la raison de cette durée, à ce que cette fiévre est causée par la melancolie ou bile noire, qui estant de toutes les humeurs la plus gluante & la plus difficile à dompter, fait par consequent des maladies plus longues & plus opiniatres.

Comment les fiévres tierces changent en doubles tierces & quartes, & les quartes en tierces?

Les fiévres tierces changent en doubles tierces & les quartes en doubles quartes, quand

* Atra bilis enim cùm sit omnium, quæ in corpore insunt humorum glutinosissima, maximè diuturnas stationes facit. Quod autem quartanæ humoris melancholici sint participes, ex eo cognosces quod Autumno præcipuè homines quartanis corripiuntur, & ea ætate quæ est ab anno 25. ad 45. &c. *De Nat. hom.*

le levain de la fiévre se multiplie, & que le chyle ou quelque autre matiere que ce soit aigrie, se trouve plus disproportionnée avec le sang, en sorte que pouvant moins compatir ensemble ils s'entrechoquent plus frequemment. Les tierces deviennent quartes, quand par une maniere de vivre trop rafraichissante, ou des remedes rafraichissans donnez mal à propos, le levain s'aigrit & s'épaissit davantage. Au contraire les quartes changent en tierces, quand par un regime ou des remedes trop échauffans le levain & la masse du sang se subtilisent & s'enflament plus vite, de même qu'une poudre plus fine prend plutôt feu qu'une grossiere. Generalement les intermittentes peuvent devenir continuës par un

mauvais regime & par des remedes trop chauds, qui font passer tout le levain dans les veines, & rendent le sang susceptible d'une agitation de longue durée, par la difficulté qu'il a de se defaire d'une si forte partie. Et les continuës deviennēt intermittentes quād la nature tache à se debarasser de ce levain en le precipitant dans les premieres voyes, de même qu'apres l'ebullition de l'esprit de vitriol & de l'huile de tartre, il se precipite au fonds du vase une matiere blanche qu'on appelle tartre vitriolé.

Quelle est la cause du retour reglé des fiévres ?

Quoy qu'il y ait quelque chose de merveilleux & d'inexplicable dans le retour reglé des fiévres, aussi bien que dans celuy du flux & reflux de la

mer, je dis qu'apparemment il vient de la proportion égale des alimens que l'on prend & du chyle qui se fait : ou lorsque la fiévre ne vient pas du chyle aigri, mais de quelque autre matiere corrompuë qui s'insinuë dans le sang, je dis que ce retour à mêmes heures vient de la circulation à peu prés égale qui se fait d'un jour à l'autre & qui entraine également la quantité de matiere necessaire pour faire fermenter le sang. En effet ceux qui mangent trop font avancer leur accez, quoy que d'ailleurs il puisse avancer pour d'autres raisons, comme lorsque le sang échauffé par les accez precedens devient plus susceptible de fermentation qu'il ne l'étoit auparavant : au contraire les accez retardẽt quand on prend

moins de nourriture, ou que le levain commence à s'adoucir. Enfin il y a des fiévres qui ne sont point reglées, ce qui marque la varieté des humeurs qui causent la fiévre, ou le desordre dans les organes ou dans la masse du sang, ce qui rend la guerison plus difficile & plus sujette aux rechutes; aussi * Hippocrate ne veut pas qu'on entreprenne la guerison d'une fiévre jusques à ce qu'elle ait un type assuré, parce qu'on augmente souvent le desordre en le voulant corriger, & qu'y ayant plusieurs humeurs de differente nature à combattre, on irrite l'une par les remedes, en même temps qu'on corrige l'autre.

Pourquoy les Febricitans ne pren-

* Inconstantes febres sinere oportet donec consistant. *Lib. de diet. in acut.*

nent pas la fiévre un peu aprés le repas ?

La raiſon n'en paroîtra pas difficile, ſi l'on fait reflexion que le dernier accez a diſſipé & pouſſé au dehors par une tranſpiration conſiderable & quelquefois par une ſueur copieuſe une tres-grãde partie du chyle, de la lymphe ou de quelque autre cauſe qui produiſoit le deſordre : de ſorte qu'immediatement apres un accez la cauſe de la fiévre n'eſt point aſſez forte ny en aſſez grande quantité pour pouvoir exciter dans le ſang une fermentation extraordinaire. Mais le levain ayant pris des forces & s'eſtant augmenté par les alimens, il ne manquera pas de livrer combat au ſang, dés qu'il ſera venu au comble. Ceux qui ont quelque teinture de chymie

& qui ont fait quelque attention sur les operations de la nature n'auront pas de la peine d'entrer dans ma pensée : car ils auront observé qu'il faut de longues fermentations pour qu'une liqueur douce s'aigrisse, & qu'il faut aussi une certaine quantité de liqueurs contraires pour qu'il se fasse une fermentation considerable. Par là on rendra facilement raison pourquoy ceux qui n'observẽt point de regime & qui n'épargnent rien à leur appetit, font avancer & prolonger leurs accez : & qu'au contraire ceux qui se reglent, se delivrent plutôt des rebellions de cét ennemy domestique. En même temps on concevra pourquoy la fiévre cesse, si ce levain est changé par un remede contraire à sa nature, & comment

le malade peut eſtre rétabli dans ſon premier état ſans evacuation même conſiderable. L'on void même des perſonnes d'un bon temperament qui par l'abſtinẽce & un regime exact ſe delivrent ſans remedes des attaques de fiévre. Au reſte ſi je voulois expliquer à fonds mon ſujet, je devrois examiner particulierement la nature & l'origine des acides & celle des levains qui ſe trouvent dans le corps de l'homme, avec les differentes fermentatiõs qu'ils y produiſent : mais comme ces matieres ſont traitées ſi ſpirituellement dans les ouvrages de Villis & de Mayou, je ne croirois pas rendre un grand ſervice au public, d'expliquer en nôtre langue ce que nous avons d'eux en Latin.

D'où vient que les pieds & les

mains, quelquefois même le visage enflent aux Febricitans ?

Les pieds & les mains enflent quelquefois aux Febricitans, lorsque la partie sereuse du chyle corrompu ou de la lymphe superfluë ne peut estre entierement poussée dehors par l'effort de la fermentation, soit que cela arrive de la densité du cuir aux pieds & aux mains, qui y est toûjours plus grande qu'au reste du corps à cause du travail & du marcher, soit que cela vienne du peu de force des parties à les chasser par la transpiration, ou que la matiere qui cause la fiévre soit plus gluante & moins propre à estre subtilisée. Le visage s'enfle aussi quelquefois par la même raison, les pores y estant plus serrés parce qu'il est continuellement exposé à l'air. Au

reste la pratique nous fait observer que ces enflures viennent le plus souvent à ceux qui urinent peu, qui ne suent pas, & aux personnes foibles ou âgées. Ainsi elles ne sont pas tant à craindre, pourvû qu'elles ne suivent point le vice des entrailles, & que la fiévre diminuë: car elles s'en vont ensuite assez facilement par les purgatifs, par les diuretiques & par les cordiaux.

Pourquoy les fiévres quartes quand elles durent conduisent à l'hydropisie, à la dureté de foye ou de ratte & à la jaunisse?

L'hydropisie survient par la même raison que l'enflure des extremitez: lorsque cette serosité, au lieu de se decharger sur les pieds ou sur les mains tombe dans le ventre, ou lorsque ces parties estant déja

bouffies, l'enflure monte aux jambes, aux cuisses & au ventre : ou même ce qui est encore pis, lorsque par la durée de la maladie les entrailles se sont desséchées, & endurcies & ne peuvent plus épurer le sang, ny en separer la serosité. Les endurcissemens & scirrhes du foye & de la ratte sont l'ouvrage de la dissipation continuelle, que la chaleur fiévreuse fait de l'humidité nourriciere: & la jaunisse est une suite de ces endurcissemens ou des obstructions du bas ventre, causées par le ferment acide, ce qui fait refluer la bile dans les veines, en bouchant les passages qui la devoient porter à la vessie du fiel. Or il est certain que les acides oppilent & coagulent le sang dans les parties où ils dominent. Ainsi ce

qu'Hyppocrate dit que la fiévre quarte,non ſeulement n'eſt pas dangereuſe ; mais qu'elle exempte d'autres grandes maladies eſt ſouvent vray dans la Grece, qui eſtant ſous un climat plus chaud que le nôtre,ne produit pas des fiévres quartes ſi incommodes qu'en ces quartiers, tãt parce que le ſang n'eſt pas ſi groſſier, que parce que les corps tranſpirẽt mieux. En effet les climats diverſifient fort les maladies, & nous ne ſçavõs preſque ce que c'eſt des fievres quintaines, ſeptaines & nonaines, qui ont leurs accez de cinq en cinq,de ſept en ſept & de neuf en neuf jours, dont parle le même Hippocrate. Un de mes Collegues m'a dit en avoir vû il n'y a pas long-temps une ſeptaine, qui eut cinq ou ſix accez reglez, & j'en vis

une il y a quelque temps qui en eut trois de huit en huit jours, ce qui pouvoit eſtre plutôt l'effet du hazard que d'un mouvement reglé.

D'où vient que les fiévres continuës redoublent ordinairement de nuit ?

Pour répondre à cette queſtion, je ne me ſerviray pas d'une ſuppoſition que l'on fait que certaines humeurs ſe remuent à certaines heures du jour, parce que cette ſuppoſition me ſemble chimerique, auſſi bien que l'influence d'un aſtre ſur une humeur plutôt que ſur une autre. Je dis donc que les fiévres continuës redoublent la nuit, parce que la nuit eſt plus fraiche que le jour, & qu'ainſi les pores du corps eſtãt plus reſſerrés que le jour, il ſe fait moins de tranſ-

piration, & le sang se retirant davantage dans les grands vaisseaux, il y boüillonne avec plus de force, outre que le sommeil qui retiẽt toutes les evacuatiõs excepté la sueur contribuë de même à retenir les mauvaises humeurs qui causent la fermentation du sang. Or pour ce qui est de la sueur elle modere bien ordinairement la fiévre, mais non pas pendãt qu'elle se fait, puisqu'il faut de la chaleur pour la procurer & subtiliser les humeurs au poinct de pouvoir passer en vapeurs à travers les vaisseaux & l'habitude du corps.

Comment l'on peut distinguer dans les commencemens une fiévre continuë d'une fiévre intermittente?

Quand une fiévre est une fois formée & reglée, il ne faut

pas estre Medecin pour con-noître quelle sorte de fiévre c'est : mais il est ce me semble tres-difficile de le connoître dans les premieres heures. Les continuës commencent souvent comme les intermittentes, & quelquefois elles balancent les premiers jours de quel côté elles se rangeront. Il n'y a donc que des signes peu certains, qu'il est bon neanmoins de meurement considerer, pour ne se pas trop presser à certains remedes qui conviendroient mieux à une certaine espece qu'à une autre : aussi Hippocrate ne veut pas qu'on entreprenne une fiévre jusqu'à ce qu'elle ait un type asseuré. Il y aura donc des prejugés que la fiévre sera seulement intermittente, si c'est en Automne,

ou au Printemps qu'elle ſurprend, ſi on eſt ſujet à ces ſortes de fievres, ſi elles courent fort alors, ſi l'on ne s'eſtoit point ſenty auparavant incommodé, ſi le froid eſt long & violent, ſi la chaleur s'augmente d'abord conſiderablement, & ſi apres huit ou dix heures on ſent diminuër la fiévre & arriver quelque ſueur.

Pourquoy les lieux humides & marécageux ſont fiévreux ?

C'eſt parce qu'il s'éleve perpetuellement de ces lieux là des corpuſcules acides & nitreux qui ſe mélent avec le ſang par la reſpiration, & communiquent leur acidité à la lymphe pour produire differentes ſortes de fiévres, ſelon la diſpoſition qui ſe trouve dãs le corps. Cela eſt ſi vray que le fer même & l'acier dans tous

les lieux humides se roüillent en peu de temps, & personne n'ignore que la roüille est l'ouvrage de l'acide agissant sur le metal. S'il y a même des voutes dans ces terroirs humides, qui puissent arrêter ces atomes, elles s'en chargent considerablement, & y forment le salpêtre qui est si acide qu'estant mêlé avec le vitriol, on en tire l'eau forte, & qu'estant seul on en tire un esprit plus corrosif que l'eau forte. C'est par cette raison que les voyages sur l'eau ne sont pas bons aux Febricitans, & particulieremẽt sur l'eau douce ; car pour la mer, bien loin de leur estre contraire on perd souvent la fiévre apres s'y être embarqué, parce que l'air y est plus pur & plus sec. Il y a pourtant des lieux maritimes & des ports de

mer où l'on eſt fort ſujet à la fiévre, parce que l'eau y croupit, & que les vapeurs qui s'en elevent mêlées avec celles de la terre infectent tout l'air voiſin. La Hollande qui eſt un pays voiſin de la mer, mais fort entrecoupé de canaux d'eau douce & d'eau marine, eſt un pays fort fecond en fiévres tierces & quartes. Ainſi il n'y a peut-eſtre pas de lieu au monde plus fiévreux qu'Alexandrete, où preſque tous ceux qui y abordent prennent la fiévre. Et il ne faut pas s'en étonner puiſque ce lieu êtant déja marécageux par l'enfoncement du port, a encore une montagne haute au Levant qui empêche le Soleil d'y donner avant le gros du jour. Le remede le plus prompt & le plus aſſuré qu'on y pratique, eſt de

partir promptement tout malade qu'on est pour aller respirer un autre air. De même Smyrne qui est au fonds d'une anse de la Natolie, & qui a des marécages tout joignant la ville, est aussi fort sujette aux fiévres en Automne; Ainsi nos Lyonnois ne manquent gueres de prendre la fiévre quand ils vont dans la Principauté de Dombes, qui est un pays plein d'estangs. De tout cela on peut tirer des consequences de pratique, qui ne seront pas inutiles, comme par exemple, qu'il est bon d'ôter les Febricitans des Chambres basses & des apartemens qui sont sur les rivieres, & de faire changer d'air à ceux qui n'ont pris la fiévre que pour avoir respiré quelque mauvais air. Surquoy pour faire voir quelle

action l'air a sur nos corps, il faut que je raporte icy une observation singuliere dont plusieurs de nos Medecins de Lyõ sont témoins. Une fille étant tõbée malade d'une fiévre continuë l'année passée fut portée à l'Hôpital, où estant guerie elle en voulut sortir, mais elle n'en fut pas plutôt dehors que la fiévre luy revint & qu'elle fut obligée d'y retourner. Depuis ce temps là ayant essayé plusieurs fois de sortir, elle n'a pas respiré un demy quart d'heure l'air de la ville qu'elle reprend la fiévre, & ne guerit qu'en retournãt promptement à l'Hôpital, où à cause de cela elle est resoluë de demeurer & de servir les malades. Cela semble estre contraire à ce que nous avons dit qu'un air pur est moins propre à exciter la

fiévre qu'un air humide & groſſier, puiſque l'air de la ville eſt ſans doute plus pur & plus ſec que celuy de l'Hôpital infecté par le nombre des malades, & humecté par ſa ſituation proche du Rhône : mais comme c'eſt un cas fort extraordinaire, il ne doit pas tirer à conſequence. On peut dire neanmoins que dans cette femme toutes les humeurs ſont fort volatiliſées & alcaliſées, en ſorte qu'elles ſont promptement fermentées par l'eſprit nitroaërien, ou comme d'autres parlent, par l'acide de l'air qui eſt trop vif pour elle par la ville, au lieu qu'il eſt plus émouſſé dans l'Hôpital par mille atomes groſſiers heterogenes qui y voltigent. Un autre ſymptome particulier qu'elle avoit & dont il eſt encore plus difficile de ren-

dre raiſon : c'eſt qu'elle ne pouvoit rien manger, ſi ce n'eſt du gros pain, trempé dans du vinaigre, ce qui venoit peut-eſtre auſſi de ce que le levain de ſon eſtomac eſtoit ou en trop petite quantité, ou du tout point acide, & qu'il avoit beſoin du vinaigre pour eſtre reveillé.

D'où procedent les dégouts & les amertumes de bouche aprés méme que la fiévre eſt paſſée?

Les dégouts viennent du deſordre de l'eſtomac qui n'a pas bien fait ſa fonction depuis long-temps, parce que la chaleur de la fiévre & la frequente boiſſon ont diſſipé & delavé ſon levain. Les amertumes de bouche ſont cauſées par les fumées & la ſuye qu'à laiſſé le boüillonnement du ſang dans les veines & du chyle dans

l'estomac & dans le duodenum : cette suye s'estant imbibée dans la langue qui est une partie fort spongieuse : car personne n'ignore que les fumées & les suyes sont ameres, sans qu'il soit necessaire d'attribuer toûjours cette amertume à la bile qu'on accuse souvent injustement.

Pourquoy les levres jettées & boutonnées marquent ordinairement que la fiévre s'en va?

Les levres jettées & boutonnées marquent ordinairement que la fiévre quitte tout-à-fait le malade, parce que c'est un indice que la nature ou les remedes ont fait un effort considerable pour chasser ce levain acre de la fiévre, lequel estant poussé à la circonference du corps a fait impression sur ces parties delicates & spongieuses :

ſes : ce qui ne doit pas empécher qu'on ne purge apres le malade, pour vuider le marc que la ſueur ou la ſimple tranſpiration n'ont pû emporter, & qui pourroit cauſer des rechûtes. C'eſt par cette raiſon que la galle ſurvenant à la fiévre-quarte, la fait ceſſer, & que r'entrant elle la fait revenir. Sur quoy je ne puis m'empêcher de rapporter icy une belle obſervation qu'un Medecin celebre de Paris m'a communiquée. Un Libraire fameux de cette Ville là ayant eu pendant trois ans la fiévre-quarte à pluſieurs repriſes, aprés pluſieurs remedes generaux, prit le quinquina qui eſtoit alors dans la grande vogue. Il le guerit promtement, mais en même temps il luy ſurvint des douleurs ſi prodigieuſes dans

les deux jābes, qu'il ne pouvoit avoir aucun repos ni jour ni nuit. La fiévre revint au bout d'un certain temps, & les douleurs cesserent. Ensuite la fiévre le quitta & les douleurs revinrent encor plus fort qu'auparavant : de maniere que souhaitant de r'avoir sa fiévre plûtôt que d'être si cruellement tourmenté, ses vœux furent exaucés. Les douleurs cesserent, mais cette fois elles laisserent au malade avec la fiévre des ulceres en plusieurs endroits des jambes qui s'irritoient contre tous les remedes: de sorte qu'ennuyé de tous ces maux, il eut recours à un Relieux qui luy donna de l'eau arsenicale & qui le guerit sans retour de sa fiévre: mais il eut encore plus d'un an, aprés ses ulceres aux jambes accom-

pagnés de grandes foibleſſes & d'impuiſſance de marcher. Les plus employés de la faculté le virent, les uns lui conſeilloient le lait, les autres la diéte avec l'eſquine, les autres la ſalivation, & celuy qui m'a communiqué l'obſervation, le ſel volatil de vipere qu'il jugea apparamment propre à émouſſer la pointe de cette lymphe acide, qui luy cauſoit tantôt la fiévre, & tantôt des douleurs rhumatiques & des ulceres, ſelon qu'elle eſtoit pouſſée dehors, ou qu'elle r'entroit dans les veines.

Pourquoy les laitages, les fruits cruds & le vin nouveau, font ſouvent revenir la fiévre.

Les laitages, le fruit crud & le vin nouveau, ſont chargés conſiderablement de parties acides, qui ſe ſeparent

dans un estomac foible, & renouvellent les premiers desordres de la fiévre. Ainsi Pline dit tres à propos, que les raisins frais ne sont pas sains aux Fébricitans. Il arrive pourtant par accident qu'ils guerissent quelquefois la fiévre estant mangés en assez grande quantité au temps des vendanges, parce qu'ordinairement ils excitent une diarrhée, qui entraîne avec elle toutes les mauvaises humeurs & le levain de la fiévre. Il faut dire la même chose du vin bas que du vin nouveau, puisque son tartre ou sa lie s'estant remêlée avec le vin l'a aigri, & par consequent l'a rendu propre à renouveller le levain. Par la même raison on doit éviter quelque temps aprés être guery, les patisseries, les salures &

les ragouts, qui eſtant compoſés de parties aigres & douces, acres & ignées, font du tumulte dans un eſtomac foible, ſans pouvoir être parfaitemẽt digerez, ou fatiguent les parties deſtinées à la digeſtion & échauffent la maſſe du ſang. Il ne faut donc pas s'étonner ſi l'on void aſſez frequemment des rechûtes, puiſqu'il y a bien des malades qui loin d'obeïr à leurs Medecins, ne reconnoiſſent d'autre loy que leur appetit, & qui s'imaginent qu'on ſe plaît à les voir long-temps malades, puiſqu'on les veut obliger à un regime de vivre ſi exact dont ils ne s'accommodent pas. C'eſt ce qui fait peut être que par les infuſions ou par les opiates de Quinquina, priſes long-temps & par intervalles, on évite les

rechûtes, l'action du remede continuant long-temps, & remettant peu à peu l'estomach dans sa premiere force : mais au fonds, il n'est point de remede qui puisse mettre les malades au dessus de tout ménagement, & qui ait assez de force pour empécher de nouveaux fermens, qu'un excez peut exciter dans un convalescent quinze jours ou un mois aprés avoir perdu la fiévre : principalement quand les fiévres on duré long temps & beaucoup affoibli les organes, qui font que ces fiévres sont bien plus sujettes aux rechûtes, que quand elles ont esté gueries aprés les premiers accez.

CHAPITRE IV.

Reſolutions de pluſieurs queſtions touchant la gueriſon des Fiévres.

Si une grande abſtinence peut guerir la fiévre ?

CE qui donne lieu à cette queſtion eſt ce que j'ay avancé, que c'eſtoit ſouvent le chyle corrompu & aigry, qui eſtoit la cauſe la plus ordinaire des fiévres; d'où l'on peut inferer, qu'en demeurant d'un accez à l'autre ſans manger, on pourroit en guerir. A quoy je répons que c'eſt le remede ordinaire des Grecs, qui n'ont gueres de Medecins parmy eux. Ils demeurent des quatre ou cinq jours ſans manger ni

prendre de boüillons, beuvant seulement de l'eau dans laquelle on a pilé quelques amandes, & pour l'ordinaire en ce temps là ils guerissent de la fiévre soit continuë, soit intermittente, particulierement des tierces & double-tierces. Cét exemple n'est pourtant pas à imiter dans ce pays, car les Grecs faisant maigre les deux tiers de l'année, & jeûnant souvent des jours entiers sans rien prẽdre, il n'est pas surprenant qu'ils puissent supporter une si longue abstinence : mais dans nos climats où l'on mange beaucoup & des alimens nourrissans, ce seroit hazarder sa vie que de l'entreprendre, & on a vû icy une personne de qualité mourir pour s'étre opiniâtrée de passer d'un accez de fiévre-quarte à l'au-

tre sans rien manger. On me dira qu'ils devroient donc être gueris dés le second ou troisiéme jour: mais il faut considerer que leur boisson qui a quelque chose de nourrissant fait un peu de chyle qui peut faire quelques accez plus legers qu'avec un aliment plus solide, & cependant la chaleur debarassée de la digestion de l'aliment, dissipe plus facilement les restes du levain. La methode de ceux qui défendent à leurs malades de boire pendant tout l'accez est plus déraisonnable, car cela les échauffe terriblement & n'avance pas la guerison.

Si la saignée est Febrifuge?

Comme *Febrifuge* signifie *tout ce qui chasse la fièvre*, il n'y a pas de doute que la saignée ne soit souvent Febrifuge, prin-

cipalement lorsque la fiévre ne vient que de quelque cause exterieure qui a mis le sang en mouvement, comme l'exercice, le Soleil, le vin, la colere: car dans ces occasions la saignée fait à peu prés le même effet que l'air qu'on donne à un tonneau lors que le vin boult, de crainte qu'il ne créve, ou celuy qu'on donne à un pot dont on diminuë l'eau, de crainte qu'elle ne se répande. Si l'on ne saignoit pas, le sang qui occupe alors plus de place qu'à l'accoûtumée, pourroit faire ouvrir les vaisseaux du poûmon & du cerveau, & produire un crachement de sang, une phrenesie ou quelqu'autre accident fâcheux: mais dans les fiévres intermittentes où le levain acide est la principale cause, la

ſaignée n'eſt point Febrifuge. Ce n'eſt pas qu'il ne faille ſouvent commencer par elle, principalement dans les double-tierces qui approchent des continuës, & cela à deſſein de rendre le ſang moins ſuſceptible d'agitation, ou d'en diminuër la plenitude : mais je la croy ordinairement dangereuſe dans les fiévres-quartes, & propre à faire durer la maladie, à moins qu'il n'y ait quelque autre indication qui la demande, dont la connoiſſance appartient ſeulement au Medecin. Car par la diſſipation des eſprits qui ſe fait par la ſaignée, les acides privés des eſprits ſulfureux qui les retenoient s'effarouchent, & contractent une plus grande acidité, comme le vin dont les eſprits ſe ſont évaporés ſe

tournent & s'aigrissent.

Si les ptisanes laxatives & les autres purgatifs sont Febrifuges?

Quand le levain de la fiévre est entretenu par des cruditez d'estomac, la purgation peut estre Febrifuge, & prevenir les accés qui auroient suivy, en delivrant les organes de fardeau qui les chargeoit, & leur laissant la liberté de se resserrer & de chasser le reste du levain: mais si le levain a sa source dans les postes que nous luy avons assignez, ou que l'estomac mesme ait quelque vice qui luy fasse corrompre les alimens, la purgation ne peut estre Febrifuge que par accident, c'est à dire par exemple, en excitant une diarrhée, qui tire souvent d'affaire un malade. Les purgations mesmes sont ordinairement

neceſſaires pour frayer le chemin aux febrifuges. Autrement les purgatifs ne gueriſſent pas la fiévre, ſoit parce que le levain n'étant pas encore adoucy en eſt effarouché, ſoit parce qu'ils ne paſſent que dans les veines & dans les arteres. Il arrive même ſouvent que les purgatifs par les agitations frequentes qu'ils font au parties, en pervertiſſent l'action, affoibliſſent beaucoup le malade, & emportent trop de bile, qui eſt le beaume du chyle & du ſang, du moins quand elle n'eſt pas irritée ni corrompuë.

Vanhelmont & pluſieurs autres aprés luy, ont pris à tâche de décrier la ſaignée & la purgation, & tout nouvellement même un Medecin Hollandois qui ne ſe nomme pas

dans un Traité qu'il a fait des Fiévres, declame contre l'une & contre l'autre. Mais qu'y faire? Les Sciences humaines non plus que la Religion, ne ſeront jamais ſans hereſie. Il en eſt qui ne valent pas la peine d'eſtre refutées. Celle de ceux qui ne veulent abſolument ni ſaignée, ni purgation me ſemble eſtre de ce nombre. Ie les compare à des gens qui s'aviſeroient de declamer contre le pain & contre le vin : car il y a preſque autant de temps que la ſaignée & la purgation ſont en vogue, que le ſont le pain & le vin, & l'uſage en eſt preſqu'auſſi general que ces deux alimens. S'amuſeroit-on à refuter un homme qui voudroit diſſuader les hommes par de fortes raiſons de s'en ſervir. Helas, mon

amy, luy diroit quelqu'un, vostre peine est bien inutile. Il y a si long-temps qu'on mange du pain & que l'on boit du vin, que quand vos raisons seroient encore plus fortes on ne vous en croiroit pas. On peut se rendre malade en mangeant trop de pain, ou en beuvant trop de vin. Nous sçavons bien cela mais, cela ne fera pas qu'on ne s'en serve à l'ordinaire: nous éviterons les excés, mais nous ne sçaurions tout à-fait quitter leur usage; Vous estes trop tard-venu au monde pour le reformer sur cét article. Avant le temps d'Hippocrate qui est un des plus anciens Auteurs que nous connoissons, la saignée & la purgation estoient en usage, & elle l'a toûjours esté depuis, presque dans toutes les

Nations. Seroit-il poſſible que depuis tant de ſiecles & parmy tant de peuples, on n'eût point découvert le grand peril que l'on court de ſe ſoûmettre à ces remedes, & qu'au contraire on n'eut point apperceu l'avantage qu'on en tire ordinairement ? On en a remarqué de mauvais effets, on l'avoüe; mais tous les meilleurs remedes ſont ſujets à ce malheur. Il s'en faut prendre à la maladie, ou au Medecin. Condamnés-en l'abus, mais non pas l'uſage. Vous eſtes venu un peu trop tard, pour faire cette reformation dans la Medecine.

Si les vomitifs ſont Febrifuges ?

Les vomitifs ſont ſouvent neceſſaires aux febricitans, ſur tout lors que l'on y trouve de

la diſpoſition, parce qu'ils dégagent fortement l'eſtomac des impuretez qui l'empeſchent de faire ſa fonction, & qu'ils vuident la matiere qui multiplieroit le levain: ainſi ils ne ſont Febrifuges que par accident. Ils ſont même quelquefois dãgereux, parce qu'ils fatiguent beaucoup les malades, affoibliſſent l'eſtomac, & ouvrent les vaiſſeaux du poûmon. C'eſt particulierement dans la fiévre-quarte, qu'il ne s'ẽ faut gueres ſervir lorſqu'elle a duré trop long-temps, parce que le levain eſtant gluant & infiltré dans les premieres voyes, ne ſçauroit ſe détacher ſans un grand effort : car s'ils ſont doux, ils ne font qu'émouvoir, & s'ils ſont violens ils mettent le malade en danger de ſa vie, à moins qu'on

ne soit d'une constitution fort robuste. Sur cela je me sens obligé d'avertir le Public de se défier de ces Barbiers, Empiriques & Charlatans, qui promettent de guerir les maladies avec un peu de poudre, ou une eau claire & insipide, par ce qu'ordinairemẽt ce sont des remedes antimoniaux des plus violens qui se mettent en petit volume, ou de l'eau dans laquelle il a fait boüillir du vitriol, de l'arsenic ou du reagal, qui n'agissent que par une irritation furieuse ou convulsion de l'estomac, & qui même quand ils emportent la fiévre, laissent des impressions de chaleur dans les entrailles, des douleurs d'estomac & des crachemens de sang. Il seroit juste que Messieurs de la Chambre établie contre les empoi-

ſoneurs, cõnuſſent de ceux qui ont tué quelques malades par ces poiſons; car quoyqu'il puiſſent dire qu'une petite quãtité de ſes drogues n'eſt pas capable d'empoiſonner; je ſoûtiens que lors qu'ils les donnent à de perſonnes delicates qui en meurent, on peut juſtement dire qu'ils leur ont donné du poiſon: outre que ſous le pretexte de ces remedes dangereux, il ſera facile à un empoiſonneur d'augmenter la doſe, & de dire, qu'il ne l'avoit donné que pour un vomitif.

Si de s'enyvrer de vin ou d'eau de vie guerit les fiévres ?

Le vin bû avec excés excite une grande ebullition dans le ſang & pouſſe ſouvent au dehors par differentes voyes la cauſe des fiévres, & on en a vû des perſonnes gueries: mais ce

n'est pas un exemple à imiter: car il faudroit estre bien assuré de ses forces, & de la resistance que fera un corps affoibly de la fiévre aux effets de l'yvresse, comme peuvent estre la lethargie, la phrenesie & la mort même. Ainsi c'est n'avoir ni sens commun ni teinture du Christianisme, de vouloir se conserver la santé du corps par un remede dangereux & par une maladie de l'ame. Ie laisse à penser si un homme mourant dans son yvresse meurt en fort bon état. Pour l'eau de vie, il la faut laisser aux Hollandois, qui ont accoûtumé d'en boire & en peuvent mieux supporter l'effet. Ils en prennent ordinairement avant le froid de la fiévre, ce qui peut aisément le diminuër, mais aussi augmenter

la chaleur qui doit ſucceder,& quand ils la veulent tout-à fait chaſſer, ils en boivent des pintes toutes entieres,ce qui réüſſit quelquefois aux Matelots & autres gens robuſtes.

Si les Eaux minerales ſont Fébrifuges?

Il eſt conſtant que les EAUX minerales ſont d'un tres-grand ſecours pour guerir les fiévres intermittẽtes chroniques:mais il faut obſerver que ce ſont particulierement celles qui ſont chaudes & impregnées d'un ſel nitreux conforme au vray nitre des anciens, & de quelque partie de ſoufre ; comme ſont celles de Bourbon l'Archambaud & de Vichy:c'eſt ce que j'ay remarqué dans le voyage que j'y fis le Printemps paſſé avec Meſſieurs Garnier fils & De-Ville mes Collegues.

Nous nous éclaircimes fort dans ce voyage de tout ce qu'on doit croire de ces grandes Piscines, d'où veritablement plusieurs malades s'en retournent fort soulagez : mais nous reconnûmes bien que ce ne sont pas des remedes universels, comme l'ont écrit plusieurs Historiens, qui se sont plus attachez à nous décrire la magnificence des bains, des bassins & de tous les bâtimens qui les accompagnent, qu'à nous persuader par plusieurs experiences du sel & du mineral dont elles sont chargées: & lors qu'ils s'en sont mêlez, soit qu'ils n'en ayent pas sçû faire l'analyse, ou qu'ils ayent crû qu'un seul sel n'estoit pas capable de tant d'effets, tantôt ils nous ont dit que leurs eaux étoient chargées de nitre, & de

vitriol & de soufre tous ensemble, tantôt de soufre, de vitriol & d'alun, & quelquefois encor de fer, de nitre & de vitriol, dont il ne nous ont donné d'autres preuves que leurs guerisons pretenduës. Mais si heureusement pour nous ils s'y étoient pris, comme le sçavant M. du Clos, & aprés luy M. Fouët Medecin de Vichy, ils nous auroient épargné la peine d'un voyage de six à sept semaines pour examiner tréte sources minerales du voisinage, dont on ne peut gueres se servir heureusement sans s'être donné la peine de les visiter & de les anatomiser par plusieurs experiences. C'est par là qu'on évite la confusion de voir revenir des eaux, des malades en plus mauvais état qu'ils n'y étoient allez. Et si

la plûpart des Medecins ne s'y étoient pas trompez si souvent, le plus spirituel Comique du temps n'en auroit pas fait une raillerie si ouverte. Pour revenir à mon sujet, je dis que les Eaux de Bourbon l'Archambaud & celles de Vichy, pourveu qu'on les sçache ménager, & qu'on prenne bien garde à la portée des malades, sont souvent Febrifuges par le sel nitre dont elles sont chargées, & par la partie soufrée & balsamique dont elles sont enrichies. Par ce composé, dis-je, l'acidité de la lymphe est fort adoucie, les parties nourricieres sont fortifiées, la chaleur naturelle rétablie, les obstructions des premieres voyes débouchées, & ce qu'il y a enfin de surcharge & de sediment dans

toute

toute la masse du sang, est poussé du centre à la circonference par la transpiration, par les sueurs & par les urines. Que si neanmoins avant l'usage de ces eaux, le malade n'est pas preparé, ou est sujet à quelque fluxion sur la poitrine par une serosité fort acre, ou que ses hypochondres soient fort obstruez, alors les eaux qui seront chargées d'une tres grande quantité de nitre, trouvant une masse du sang fort soufrée & fort embrasée, ne manqueront pas d'y exciter des mouvemens fort impetueux, de changer une fiévre intermittente en continuë tres aiguë & de porter le malade dans les dernieres extremitez, comme on le void tous les jours arriver à ceux qui negligent les avis d'un habile Medecin.

Les Eaux minerales dont la residence a un tres grand rapport au vitriol, comme sont celles de la Dominique de Vahls, & celles de Saint Chaumont, peuvent aussi guerir les fiévres intermittentes, par le vomissement qu'elles excitent, de même que le vitriol dissout dans l'eau. Et enfin celles qui purgent beaucoup, y peuvent estre utiles comme les purgatifs. Elles ont même cét avantage par dessus les purgatifs, qu'elles n'affoiblissent point tant les malades, & qu'elles donnent de l'appetit : car je laisse à penser, si l'on purgeoit un malade avec des medecines quinze jours ou trois semaines durant, comme le font les Eaux, s'il ne s'en trouveroit pas bien incommodé, & si son estomac n'en seroit pas

tout à fait ruiné.

Si la Theriaque, l'Orvietan, & pareilles compositions guerissent la fiévre?

Il peut arriver que des corps bien preparez par les saignées, les purgations & les autres remedes, manquant de force & de vigueur, ont esté aydez par quelque prise de Theriaque ou d'autres compositions chaudes qui subtilisent les humeurs. Mais comme le peuple fait ce remede sans indication ni methode, il arrive assez souvent que le sang en est rendu plus propre à fermenter, ce qui augmente l'alteration & les douleurs de teste & la fiévre mesme. Il y en a qui guerissent la fiévre-quarte, quand elle est legere, en frottant l'épine du dos de Theriaque & d'eau de vie, ce qui subtilise

le sang & ayde au levain à se dissiper par la transpiration: mais il faut d'ordinaire des machines bien plus fortes pour détruire cét ennemy opiniâtre.

Comment la peur guerit la fiévre-quarte?

On a vû des personnes qui trembloient la fiévre-quarte, gueries par une peur subite,& on dit qu'Henry IV. guerit un fiévreux de cette maniere. Il s'estoit rendu maître d'un Château, où se trouva un Gentilhomme dans son accez de fiévre-quarte. Le Roy feignit d'estre en colere & luy dit qu'il luy feroit bien passer la fiévre. Il demanda du papier & écrivit ces quatre Vers,

Fiévre quarte, je te conjure,
De par la barbe de Mercure,
Que hors de ce corps tu déloges
Comme d'icy à fait Desloges.

Le malade qui croyoit qu'on luy écrivoit ſon Arreſt de mort fut ſaiſi d'une ſi grande frayeur, que la fiévre luy paſſa. C'eſt l'effet de l'agitation extraordinaire des eſprits, qui ſubtiliſe le ſang groſſier des fiévres-quartes, & pouſſe dehors le levain par les ſueurs ou par la diarrhée. Neanmoins il ne ſe faut pas ſervir de ce remede, car ſi la peur eſt mediocre elle ne fait rien, & ſi elle eſt grande elle peut faire mourir, puis qu'il y a bien des gens qui meurent de peur, ſoit ſubitement, ſoit enſuite par le deſordre qu'elle excite dans toute l'œconomie du corps.

Si une peau d'œuf attachée au bout du doigt, ou une tanche appliquée vive ſur l'épine du dos, ou ſous la plante des pieds, peu-

vent guerir la fievre?

Ce ſont icy de ces remedes du peuple qui pour avoir guery un malade entre cent, ſont employez comme s'ils avoient quelque qualité ſpecifique. Cependant nous en voyons ſouvent l'inutilité : mais s'ils ont guery quelqu'un, c'eſt ou par l'effort de l'imagination du malade, ou par la douleur qu'excite leur froideur & leur ligature ſur ces parties nerveuſes échauffées, la douleur cauſant une agitation extraordinaire du ſang : juſques-là meſme qu'on a vû mourir icy une perſonne des accidens violens que luy cauſerent une tanche appliquée ſous la plante des pieds. La tanche devient ſouvent noire & le peuple s'imagine, que c'eſt la malignité qui paſſe du corps du malade

dans celuy du poiſſon : mais ce n'eſt qu'un effet de la chaleur & de l'humidité qui le corrompent.

Comment les veſicatoires gueriſſent les fiévres & particulierement celles qui ſont malignes ?

En Hollande on applique des veſicatoires aux bras, aux cuiſſes, & aux jambes, non ſeulement aux fiévres malignes, mais auſſi aux ſimples tierces. Les François qui ſont plus delicats, ſouffrent à peine qu'on les leur applique aux jambes, s'ils ne tombent dans la réverie, l'aſſoupiſſement ou les convulſions. Il eſt vray que le remede eſt cruel, mais il eſt d'un grand effet. La nature nous enſeigne ce chemin dans les fiévres malignes, en faiſant des depoſitions d'humeurs acres où la gangrene ſe met,

particulierement sur le croupion, à quoy la chaleur du lit, qui échauffe cette partie contribuë. Et quelquefois cette gangrene qui sembloit estre de si mauvais augure est la guerison du malade, par la suppuration & par l'expulsion des humeurs malignes que la nature a procurée, & que l'art n'avoit pas osé tenter. Ainsi c'est à la sortie de ces serositez acres qu'on doit la guerison par les vesicatoires.

Si la petite Centaurée & la Germandrée sont Febrifuges?

Ces plantes sont extrêmement ameres; neanmoins comme on se resout à tout pour guerir, les gens de la campagne usent de leur decoction pour se delivrer des fiévres intermittentes. Plusieurs Auteurs font grande estime de la petite

Centaurée, à laquelle ils ont donné l'epithete de Febrifuge, & Dioſcoride recommande fort dans la fiévre tierce la Germandrée ou *Chamadrys*. Ainſi il ne faut pas douter qu'elles ne ſoient bonnes, quand elles ſont données methodiquement : mais on n'en void pas toûjours le ſuccés qu'on en eſperoit, ſoit parce qu'on le fait mal à propos & dans le temps qu'il ne faut pas, ſoit parce qu'on le donne à des perſonnes trop delicates qui en ſont échauffées & alterées. D'ailleurs elles n ont pas ſeules toutes les qualitez d'un veritable Febrifuge, qui doit eſtre tout à la fois diuretique, diaphoretique ou ſudorifique, pour chaſſer le levain, balſamique, pour reparer les forces perduës ; ſtyptique ou

astringent pour fortifier les fibres des parties, quelquefois narcotique pour calmer la trop grande agitation du sang, & enfin un veritable Alkali pour émousser & rompre la pointe de l'acide.

S'il y a quelque remede Febrifuge specifique, qui chasse les fiévres par une qualité occulte, & qui soit universel?

Les qualitez occultes sont un asyle fort commode à l'ignorance ordinaire de l'homme, qui ne penetre point l'essence des ouvrages de la nature : & l'on ne peut disconvenir que ce qui nous est inconnu, peut à juste titre estre appellé occulte, & qu'il y a des choses dans la nature qu'il sera toûjours plus facile, & si l'on veut encore plus honnête, d'admirer que d'expliquer.

Neanmoins il faut toûjours recourir le moins que l'on peut à cét asyle, & il me semble que selon les principes que j'ay posez, il ne sera pas si difficile de rendre raison de tous ces pretendus specifiques.

Je dis de plus que l'on peut trouver par tout dans les plantes & dans les animaux dequoy composer des Febrifuges : Et il ne faut pas s'imaginer que la nature ait esté si peu liberale à nos climats, qu'elle n'ait produit les alimens & les remedes necessaires à la conservation de la vie. Ce n'est souvent qu'une certaine preoccupation que nous avons en faveur des drogues qui viennent des Indes & des autres pays éloignez, qui nous les font estimer, & mépriser au contraire celles qui viennent dans nos

jardins. Si nous n'avons pas le Sené, la Rhubarbe & la Casse, nous avons en échange les fleurs & les feüilles de pescher, les roses, le nerprun, & mille autres purgatifs, qui peuvent estre employez avec succez. Ainsi pourveu qu'une plante ou plusieurs drogues unies en un mesme composé par la chymie ou par une simple preparation Galenique, ayent les qualitez que nous avons dit estre necessaires à un Febrifuge veritable, il ne faut pas douter qu'elles n'ayent leur effet, sans qu'il soit necessaire de l'attribuer à aucune qualité occulte. Mais ce qui est considerable & qui sert mesme à établir nôtre hypothese de la cause des fiévres, est que toutes les plantes & autres drogues, qu'on a jus-

qu'à present vantées pour la guerison des fiévres, bien loin d'avoir aucune acidité qui sympathisast avec le ferment acide, ont au contraire de l'amertume, de l'astriction, de la chaleur, & des sels volatils & alkalis ennemis de tous les acides, & guerissent les fiévres par leurs qualitez manifestes. Ainsi l'on se servira utilement avec les precautions & les preparations necessaires, de la poudre de vipere, de son sel, du poivre, de la muscade, du soulphre, de l'Absynthe, de l'ecorce de fresne, de la racine de contrayerva, du Verbascum, de la Gentiane, de la graine de moutarde, du sel armoniac, du sel de tartre, du sel de Centaurée, de la Veronique, du Chardon benit, de l'Angelique, du Chamæmelis

du Genévre, de la Sauge, de la Ruë, du Galega, de la Verveine, du Plantain, de la Centaurée, du Chamædrys, de l'Ortie, de l'Aſarum, de la Chelidoine, de la Betoine, du Thé, du Caphé, de l'Opium, de l'Antimoine, du Saſſafras, du Gayac, & même du Mercure.

Je ne penſe pas auſſi qu'un ſeul & meſme remede puiſſe eſtre ſalutaire à toutes les fiévres que mille circonſtances peuvent diverſifier. Mais je ne deſavoüe pas qu'il s'en trouve, leſquels de leur nature ou par l'art, ont preſque toutes les qualitez de vrais Febrifuges, & que comme un mal habile cuiſiner avec les meilleurs ingrediens, ne ſçaura pas faire un bon appreſt, & qu'au contraire un qui entendra bien ſon métier, en fera de tres

bons avec peu de chose ; ainsi un homme peu sçavant dans la Medecine & peu versé dans la nature ne réüssira que par hazard ; au lieu que celuy qu'une étude serieuse, ou du moins une frequente experience ont rendu habile, guerira ses malades heureusement & avec peu de remedes. Enfin je me persuade facilement que tous les Medecins peuvent inventer des Febrifuges & les donner à propos, pourveu qu'ils conçoivent bien la nature de la fiévre en general & l'estat particulier de leurs malades. Le celebre Monsieur de Mayerne Medecin du Roy d'Angleterre, dont le talent particulier estoit d'entendre merveilleusement bien la matiere medicale, avoit des eaux & autres compositions Febri-

fuges, qui n'étoient faites qu'avec des plantes de nos climats, & qui ne laiſſoient pas de réüſſir ſouvent.

Enfin, nous devons nous feliciter d'eſtre nez dans un ſiecle ſi fertile en nouvelles inventions, & ſous le regne d'un ſi grand Monarque, qui ne fait pas moins fleurir les Arts Liberaux que l'Art de la Guerre: ce qui nous doit faire eſperer de voir la Medecine portée de jour en jour à un plus grand point de perfection, au grand ſoulagement de tous les malades; en contribuant, comme il eſt juſte de nôtre côté par nos reflexions & par nos experiences à tout ce qui peut ſervir à ſon ornement.

CHAPITRE V.

Des Febrifuges d'Hippocrate, de Galien & de quelques autres anciens Auteurs.

QUoy qu'Hippocrate ne connût pas le Quinquina, qui nous a esté apporté de l'Amerique inconnuë aux Anciens, & qu'apparemment il ne sçût pas plusieurs autres Febrifuges, que la Chymie nous a fournis : neanmoins ce grand Homme ne laissoit pas d'avoir appris par ses meditations & par ses experiences, divers Febrifuges excellens dont il se servoit quand la fiévre ne cedoit pas aux vomitifs ou aux purgatifs. Voicy ce qu'il nous apprend de leur nature, & de

la maniere de les employer, dans le Livre *de Affectionibus*, en parlant de la fiévre-tierce & de la fiévre quarte. *Les remedes de ces fiévres,* dit-il, c'eſt à dire comme il venoit de les appeller *les Remedes qui font ceſſer la fiévre ou qui luy font changer de type*, *ont cette proprieté qu'ils tiennent le corps dans un égal éloignement de la chaleur & du froid, & qu'ils empeſchent qu'il ne s'échauffe, ou qu'il ne friſſonne.* Ce qui eſt la même choſe que s'il diſoit, que ces Remedes Febrifuges, comme nous parlons preſentement, ont la vertu d'empeſcher la fermentation extraordinaire du ſang, qui eſt la cauſe de la chaleur & du froid de la fiévre.

Pour ce qui eſt du tems de donner les Febrifuges, voicy

ce qu'il en dit : *Quand la fiévre-tierce attaquera un malade, s'il a besoin d'estre purgé, on peut le faire le quatriéme jour : que si l'on juge qu'il n'ait pas besoin de purgation, il luy faut donner en potion les remedes qui changent la fiévre ou qui la font cesser, comme nous avons écrit dans le Livre des Medicamens.* Ce Livre qui nous enseignoit apparemment tous les Febrifuges dont Hippocrate se servoit, ne s'est pas conservé jusqu'à nous : ainsi nous n'en pouvons apprendre que quelques-uns dispersés dans ses Livres. Il dit donc ensuite pour la fiévre-quarte, qui succede quelquefois à la tierce : *Si la fiévre-quarte survient, & que le malade n'ait pas esté purgé, il faut premierement purger la teste,* (Cette purgation se fai-

soit par des sternutatoires, & n'est plus en usage) *& trois ou quatre jours aprés, il faut donner à l'entrée de l'accez un vomitif, & laissant quelques jours d'intervalle, un purgatif dans l'accez mesme. Que si la fiévre n'est pas emportée par là, il faut donner quelques jours aprés les remedes dont nous avons parlé, qui font cesser la fiévre.*

Pour donner quelque jour à cette methode, je dis qu'Hippocrate donne fort judicieusement les emetiques ou vomitifs à l'entrée de l'accez, parce que c'est alors que les humeurs commencent à s'élever & à se sublimer par leur effervescence, & que par consequent ils sont plus aisément vuidez par en haut. Ce n'est pas avec moins de raison qu'il prescrit les purgatifs dans l'ac-

cez méme, c'eſt à dire, aprés que les premiers efforts ſont paſſez, ſoit pour troubler le mouvement reglé de la fiévre par une fermentation contraire qu'excitent les purgatifs; ſoit pour procurer la précipitation de la cauſe de la fiévre, qui ſe ſepare de la maſſe du ſang à la fin de l'accez. C'eſt auſſi tres à propos qu'il purge & fait vomir avant que de venir aux Febrifuges, qui arrêtant la fermentation, ſans avoir vuidé une partie de la cauſe morbifique, ne feroient que donner un peu de relâche au malade, pour ſuccomber enſuite à une nouvelle attaque de cét ennemy caché.

Puiſque comme nous avons dit, nous avons perdu le Livre d'Hippocrate touchant les Medicamens, tâchons encore

de recueillir quelque chose de ce qui nous reste sur cette matiere dans les écrits qui sont parvenus jusqu'à nous. *Si la fiévre-tierce prend un malade,* dit-il, au Livre second des maladies, *& qu'aprés trois accez le quatriéme survienne, il luy faut donner un purgatif. Mais si vous jugez qu'il n'en ait pas besoin, il luy faut faire prendre en breuvage le suc exprimé des racines de Pentaphyllum, dans une verrée d'eau.* Le Pentaphyllum ou Quintefeüille est une plante assez ressemblante au Fraisier, ce qui fait que Pline les a confonduës. Elle est un peu amere & considerablement styptique : ce qui luy donne la proprieté de fortifier les fibres de l'estomac relachées dans la fiévre, & d'adoucir & fixer son levain aci-

de. Il ne faut pas douter que dans la Grece où Hippocrate vivoit, elle ne fust plus efficace qu'icy, puisque la plufpart des plantes réüssissent mieux dans les pays chauds, que dans les pays froids, principalement celles qui sont un peu aromatiques. Je sçay neanmoins qu'il y a des paysans en France, qui sans autre erudition, que la tradition de leurs Anceftres, donnent la decoction du Pentaphyllum, pour la guerison des fiévres intermittẽtes, & qui de cette maniere sont disciples d Hippocrate sans le savoir. Pour moy quoy que je n'aye pas encore eu l'occasion d'en faire bien des experiences, j'ay pourtant guery une fiévre tierce par un remede dont le Pentaphyllum faisoit la base, avec la racine

de verbaſcum & un peu de gentiane infuſées dans moitié eau moitié vin. Borel dans ſes Obſervations de Medecine, remarque qu'un de ſes voiſins gueriſſoit une infinité de fiévres par l'application ſur les poignets faite avec la racine de pentaphyllum & le ſel commun. Voyons ce qu'ajoûte Hippocrate.

Si la fiévre, dit-il, *n'eſt pas arreſtée par ce remede, aprés avoir baigné le malade, il luy faut donner du triolet & du ſuc de ſilphium dans égale quantité d'eau & de vin, puis le couvrir juſqu'à ce qu'il ſuë.* Voicy donc un Febrifuge plus fort que le precedent, qu'Hippocrate propoſe : mais il nous eſt difficile de l'imiter, puis que nous avons perdu la connoiſſance du vray ſuc de Silphium. Dioſ-

coride

coride nous apprend que c'étoit le ſuc d'une plante appellée *Laſerpitium*, dont la tige & le ſuc épaiſſy portoient le nom de *Silphium*, les feüilles celuy de *Maſpeton*, & les racines celuy de *Magudaris*. C'étoit une plante ferulaceé ſemblable à l'Apy, qui croiſſoit dans la Syrie, dans l'Armenie, dans la Medie & dans la Lybie. Celle qui croiſſoit dans la Province de Cyrene eſtoit la plus eſtimée., & ſon ſuc avoit une odeur plus douce que celuy de la Syrie & de la Medie. Ce qui faiſoit que les Cyreniens faiſoient graver cette plante dans leurs Medailles, comme nous le voyons encore dans celles qui nous reſtent. Le ſuc eſtoit en grande reputation pour differentes maladies, comme on le peut

voir dans Hippocrate. Pline se plaint que déja de son tems, on ne trouvoit plus de celuy de Cyrene, parce, dit-il, que les Rentiers trouvoient mieux leur compte à abandonner les paturages de ces cartiers là à leurs troupeaux qui s'en repaissoient, qu'à avoir soin d'exprimer le suc de cette precieuse plante. Je n'en diray pas davantage, sachant que deux Medecins de Paris ont autrefois écrit deux Dissertations opposées sur cette matiere. Je diray seulement qu'il ne nous reste que celuy qui vient de la Syrie & de la Perse, qui n'est autre chose comme le témoignent Garcius ab horto, & le nouvel Interprete de la Pharmacopée Persique, que *l'Assa fœtida*, dont l'usage est tres grand en

Levant, soit dans les medicamens, soit dans les viandes. On le tire d'une plante ferulacée qui retient encore en Perse l'ancien nom de *Magudaris.*

Hippocrate ajoûte un autre Febrifuge composé de la graine de Jusquiame, de la racine de Mandragore, du suc de Silphium & du Triolet dans le vin pur. Mais comme la vertu de ces Remedes & leur correction ne nous sont pas assez connuës, il est mieux de s'en abstenir, d'autant plus qu'ils ont des qualitez venimeuses. Il n'y a pourtant pas long-tems qu'on m'assuroit qu'un Moine de ce Pays, se sert de la semence de Jusquiame pour la guerison des fiévres d'accez, dont l'effet étoit qu'aprés un assoupissement

d'une heure ou deux qu'elle causoit, le malade se trouvoit sans fiévre : ce que pourtant je ne voudrois point imiter, puis que nous avons des Remedes plus surs & moins dangereux, car il est toûjours à craindre dans ces remedes narcotiques, que le cerveau d'un patient se trouvant trop foible, il ne puisse pas revenir de cét assoupissement.

Enfin Hippocrate propose au mesme endroit un Febrifuge pour les fiévres-quartes, composé avec l'ail, la decoction de lentille, le miel & le vinaigre : qui est un remede assez approchant de ceux dont les Hongrois & les Grecs, & mesme nos Paysans se servent: auquels il ajoûtent quelquefois le Poivre. Pline liv. 20. ch. 6. assure qu'une teste d'ail avec

le gros d'une féve du Laserpitium guerit les fiévres-quartes. Mais ces remedes sont un peu trop forts pour nos Bourgeois delicats, & pourroient changer une fiévre simple intermittente en double ou en continuë. Il n'y a pas longtems qu'il passa par icy un Papas Grec, de taille haute, d'un temperament fort robuste, mangeant & beuvant autant que quatre, qui prit en cette Ville quelques accez de fiévre, apparemment par les desordres en sa maniere de vivre. Il s'en guerit promtement par une salade d'ail, d'huile & de vinaigre avec un peu de poivre, qu'il disoit estre son remede ordinaire, & celuy de ses concitoyens de Thessalonique.

On peut remarquer en paf-

ſant qu'Hippocrate ne craignoit pas tant le vin dans les fiévres, que la pluſpart des Medecins de nôtre tems, qui pourtant ſe diſent eſtre ſes diſciples. Il le permet preſque dans toutes les maladies, ſi ce n'eſt quand il y a douleur de teſte ou diſpoſition à la rêverie : mais ce qu'il faiſoit, c'eſt qu'il choiſiſſoit des vins doux, acides, âpres ou foibles, blancs ou rouges, vieux ou nouveaux, rafraichis ou paſſez par un couloir, ſelon les differentes maladies auſquelles leurs diverſes qualitez pouvoient les rendre propres.

Galien & pluſieurs Medecins qui ſont venus aprés luy, ont jugé auſſi bien qu'Hippocrate, que les fiévres ne pouvoient pas toûjours eſtre gueries par les remedes qui vui-

dent ou qui rafraichissent. Ils en ont inventé d'autres, qui aprés que les malades étoient bien preparez, étoient capables selon leurs pensées & leurs hypotheses, de cuire les humeurs peccantes qui causoient la fiévre, c'est-à-dire, la bile, la pituite ou la melancolie. Ils appelloient ces Remedes *Lixipyreta*, ce qui veut autant à dire que Febrifuges, ou qui font cesser la fiévre, du mot λήγω qui signifie *je decrois, je finis*, qui fait au futur λήξω, & du mot πυρετὸς qui signifie fiévre.

La Theriaque tenoit rang parmy ces remedes. Galien parle d'une consulte qu'il fit pour un malade qui avoit la fiévre-quarte : auquel les autres Medecins assemblés avec luy trouverent à propos de fai-

re prendre la Theriaque: mais ne voyant rien de preparé à cela, & les humeurs encore cruës, il n'y voulut pas donner les mains. On ne laiſſa pas de ſuivre la pluralité des voix, & le malade s'en trouva ſi mal, que la fiévre devint double quarte. Quelques mois aprés eſtant rappellé pour le meſme malade, on fut ſurpris qu'alors il trouva à propos de luy faire uſer de la Theriaque, qu'il n'avoit pas conſeillé la premiere fois, & qu'il ſavoit avoir ſi mal réüſſi. On ſuivit neanmoins ſon avis & le malade en guerit, parce que le fruit étoit meur & la cauſe morbifique diſpoſée à recevoir coction. Cela fait voir aux Barbiers & aux femmes qui exercent impunément la Medecine, qu'il faut bien de l'étude

& de l'experience, pour se pouvoir servir utilement des meilleurs remedes, qui peuvent devenir pernicieux par le mauvais usage qu'on en fait, & qu'il ne suffit pas de dire un tel & un tel, ont esté gueris par ce remede, lors qu'on pourroit répondre, mais un tel & un tel en ont esté tués.

On trouve dans Galien diverses descriptions de ces opiates Febrifuges, composées d'ingrediens fort chauds où le poivre n'étoit pas épargné. Entre lesquelles estoit le celebre Antidote d'Harpalus pour les Quartanaires, composée de la maniere suivante: ♃ *Myrrhe* ℥iiij *Poivre long* ℥ij *Castoreum* ℈iiiß *Cardamome* ℥iij *Sagapenum* ℥ij. *Le tout estant mis en poudre on en formera des tablettes du poids de deux scru-*

pules chacune, qu'on fera prendre dans un tiers de vin & deux tiers d'eau par intervalles, & dans les fiévres continuës on en pourra donner dans de l'Hydromel.

Myrepsus décrit plusieurs de ces Antidotes tirées des Auteurs plus anciens que luy. Entre les moins embarrassées est la suivante, ℞ *Cardamome, Gingembre, Encens*, ana. ℥vj *Soufre vif & Costus*, ana. ℥iß *graine de Jusquiame* ℥v *Poivre blanc* ℥iiij, *Le tout incorporé avec miel Attique ou succre, & pris au poids d'une féve à l'entrée d'un accez.* Oribase & Paul Eginette se servent pour la fiévre-quarte du *Diatrionpipereon*, & d'une autre composition appellée *Diospoliticum*, où entrent le gingembre, la canelle, le poivre & la ruë, le nitre & le miel. Alexandre Trallien rapporte

plusieurs Antidotes & Pastilles Febrifuges, composées avec le Poivre, le Castoreum, le Spica nard, le Storax, le Silphium, & les drogues Somniferes, *parce*, dit cét Auteur, *que l'on a souvent remarqué, que le sommeil venant avant l'accez, ou l'emportoit tout à fait, ou le diminuoit considerablement.* Mais ils observoient de ne pas donner ces remedes qu'à reprises éloignées pour ne pas trop échauffer le malade, & quand il paroissoit des signes de coction: *autrement*, dit Aëtius, *on voit souvent que si l'on n'observe pas ces precautions, & qu'on les donne dans les commencemens, les fiévres-tierces & quartes simples, se changent en doubles tierces & doubles quartes.*

Je ne parleray pas des autres compositions qui se trouvent

dans les Livres des Anciens, parce qu'elles ne ſeroient pas de noſtre uſage ou de noſtre gouſt. Qui pourroit par exemple ſouffrir les Punaiſes dont Dioſcoride & Serenus Sammonicus regalent les Febricitans ? Le foye d'un chat tué au declin de la Lune & ſalé, & enſuite bû avec du vin avant l'accez des fiévres-quartes ? Trois goutes de ſang tirées de la veine des oreilles d'un Aſne & buës dans deux pots d'eau ? Pline meſme qui a ſouvent donné dans la bagatelle, ſe mocque de ces remedes ridicules & ſuperſtitieux, quoy qu'il les rapporte ſur la foy des autres. Les deux ſuivans dont il fait mention, ſont du meſme caractere. Des rognures d'ongle qu'il faut chercher avant le lever

du Soleil, & les appliquer avec de la cire contre la porte d'une autre perſonne, dans le corps duquel la fiévre paſſe. Les dents de l'œil d'un Crocodile remplies d'encens, & attachées au bras droit d'un malade. Celuy que Dioſcoride dit eſtre ſouverain pour la fiévre-tierce, ſavoir trois aragnées pilées & appliquées dans un linge ſur le front & ſur les temples, a eſté imité par Strobelbergerus, qui en a compoſé ſon emplâtre Febrifuge, dont nous parlerons dans le Chapitre des Epicarpes & autres Remedes externes.

Il eſt vray qu'il ne faut pas condamner univerſellemẽt ces Remedes qui nous paroiſſent ridicules, du moins quand on peut trouver quelque raiſon vrayſemblable de leurs effets.

Je ne doute pas, par exemple, que le foye d'un liévre, d'un brochet, d'une poule, recommandés par quelques Auteurs, ne ſoient ſouvent Febrifuges, puiſque ces choſes abondent en ſels alcalis & volatils, comme le ſang des animaux dont elles ont eſté tirées. Il y en a qui font prendre particulierement dans les fiévres-quartes, des os calcinés, qui donnent un ſel alcali acre & échauffant propre à des Payſans, ou à d'autres corps bien robuſtes, ſans que nous ſoïons obligés de croire qu'il y ait de la ſuperſtition de ſe ſervir d'un ſemblable remede.



CHAPITRE VI.

Du Quinquina, & autres Febrifuges des Modernes.

APrés ce que plusieurs Savans ont écrit du Quinquina, particulierement depuis quelques années qu'il a commencé d'estre en une grande estime, il semble qu'il n'y a rien à ajoûter. Il en faut pourtant dire quelque chose, puisque c'est le Febrifuge le plus universel & le plus assuré qu'on ait trouvé jusqu'à present. Les Curieux savent que c'est l'écorce d'un arbre du Perou, mais à ce que j'en ay pû apprendre par une recherche plus exacte, c'est l'écorce des racines, & non pas du tronc ni des branches : celles-cy dont on m'a envoyé quel-

quelques pieces, n'étant pas ameres. Quoy que cela ne ſemble pas de grande importance, il eſt bon neanmoins de le faire ſavoir, à ceux ſur tout qui voudroient rechercher dans nos climats des écorces qui fiſſent le meſme effet. J'ay eu la curioſité d'en eſſayer quelques unes. Celles de la racine de Peſcher ont beaucoup d'apreté & peu d'amertume : & apparamment elles doivent eſtre bonnes pour les diarrhées. Celles de Freſne ont auſſi de l'apreté & de la pointe, par l'abondance des ſels qu'elles contiennent, ce qui leur donne la qualité de Febrifuges. Celles enfin de Ceriſier noir ont de l'apreté & de l'amertume, & en ayant donné dans une fiévre-quarte, elle diminua, mais elle ne ceſ-

ſa pas tout à fait. Je ne doute pas neanmoins qu'étant bien connuë & bien employée, elle ne fuſt tres utile pour la gueriſon des fiévres.

J'ay employé le Quinquina preſque de toutes les manieres dont on ſe ſoit aviſé ; & j'en ay vû ordinairement l'effet immancable, pourveu que le corps fuſt preparé ſuffiſamment, & qu'on ne ſe precipitaſt point à le donner, comme la remarqué avant moy Sidenham ſavant Medecin d'Angleterre. Je l'ay meſme appris par une experience qui penſa eſtre funeſte à un de mes malades : C'eſtoit une femme qui avoit la fiévre triple quarte, & qui depuis trois mois n'avoit fait aucun remede. Comme elle n'avoit preſque point de relâche, je luy

voulus donner des infuſions de Quinquina affoiblies de la moitie d'eau, pour tâcher d'emporter au moins un des accez, & la pouvoir aprés purger plus librement. Mais au lieu de cela, les accez redoublerent avec tant de violence & ſe ſuivirent de ſi prés les uns les autres, qu'elle en avoit quelquefois deux dans un jour. Avec cela il luy ſurvint une diarrhée bilieuſe, des vomiſſemens de bile & une jauniſſe univerſelle, qui m'obligerent à la faire ſaigner, & à luy donner quelques rafraichiſſans, qui calmerent un peu la fiévre, aprés quoy elle guerit par quelques verrées de decoction de petite centaurée. La reflexion que cela me fit faire & que l'on peut faire tous les jours dans le traite-

ment des fiévres intermittentes : c'eſt qu'il eſt inutile, & meſme dangereux de vouloir arreſter une fiévre, tandis qu'on laiſſe dans le corps des amas d'ordures propres à cauſer ou une nouvelle fiévre d'autant plus violente que la cauſe s'eſt multipliée, ou d'autres accidens pires que la fiévre.

C'eſt pourquoy dans les corps où le vomiſſement n'eſt pas dangereux, je fais ordinairement preceder un emetique leger, comme ſept ou huit grains de tartre emetique, ou une once de ſyrop emetique, mélée avec une decoction de tamarinds & de ſené, le jour d'intervalle ou quelques heures avant l'accez aux perſonnes robuſtes. Il eſt ſurprenant combien de glaires & de ma-

tieres bilieuſes ſont vuidées ordinairement par de ſemblables remedes. Aprés cela s'il eſt neceſſaire, les Ptiſanes laxatives ou les autres Medecines font plus d'effet, les matieres les plus gluantes ſur leſquelles elles n'auroient pas pû mordre eſtant chaſſées par le vomiſſement. J'ay vû des malades de fiévre-quarte avoir pris plus de quinze Medecines ou Ptiſanes laxatives par le conſeil de quelqu'autre, ſans que les accez fuſſent diminués. Si les malades ne ſe veulent point accommoder d'un emetique, ou qu'il y ait des indications qui ne le permettent pas, on peut en ſa place aprés quelques lavemens ou quelques legers purgatifs, donner une Medecine plus vigoureuſe, qui puiſſe à peu-prés

faire le meſme effet, & la reïterer meſme ſi on le juge neceſſaire avant que de donner le Quinquina.

Pour ce qui eſt de la maniere de le donner, c'eſt à la prudence du Medecin, & quelquefois à ſa complaiſance pour le malade, de le choiſir : ſoit en opiate comme le donne ordinairement Sidenham, ſoit en infuſion, en bol, en teinture ou en extrait, comme le pratique l'Auteur de la gueriſon des fiévres, & comme le donnoit le Chevalier Talbot ; ſoit en poudre dans un verre d'eau, comme on le pratique en Languedoc : car il n'eſt pas juſte de le donner toûjours dans du vin : quoy que le vin en tire mieux la teinture que l'eau ; ſoit en tablettes comme je l'ay ſouvent donné, ou enfin en

pilules. On peut voir la premiere methode dans les Ouvrages de Sidenham, un des meilleurs Praticiens de ce tems. Je m'en suis servy quelquefois : mais au lieu de la Conserve de rose, qui resserre trop le malade, j'ay incorporé la poudre fine & tamisée de Quinquina avec la raisinée, qui a plus de rapport au vin. Selon les differens sujets, j'y ajoûte quelques sels, ou quelques poudres stomachales. Je ne repeteray pas aussi les autres methodes qui sont fort bonnes, & ausquelles chacun peut ajoûter ou diminuer selon la qualité & le temperament des malades. Ainsi je ne parle point icy du Remede Anglois publié par ordre du Roy, de la maniere que nous la debité M. de Blegny, ny

des autres preparations qu'il nous a données dans ses Journaux de Medecine, parce qu'on les peut voir dans ces ouvrages, & qu'ayant le Quinquina pour base ils ne peuvent manquer d'estre bons, & ne different pas fort de ceux dont nous avons parlé.

Les Tablettes dont je me sers souvent & que j'appelle Stomachiques sont composées de Quinquina, de Gentiane, d'yeux d'Ecrevisse, d'un peu de Sel armoniac & de Santal citrin avec le Sucre en quantité suffisante. Elles sont plus agreables & plus faciles à prendre que les Opiates, ou les Pilules que plusieurs ont peine d'avaller, outre que les Tablettes se peuvent garder longtems & porter en voyage. On en peut prendre deux ou trois

par jour, & meſme quatre ou cinq, chacune de la peſanteur d'une dragme ou quatre ſcrupules, beuvant par deſſus un verre de vin pur ou trempé. Je ſay bien que quand il n'y auroit que le Quinquina avec un vehicule dans ces ſortes de remedes, ils n'en vaudroient pas moins : mais outre qu'en y ajoûtant d'autres drogues, on épargne ſouvent la bourſe des malades, on les rebutte auſſi moins en flattant leur goût par le mélange des drogues plus agreables. Ainſi j'ay fait faire pour des enfans ou des perſonnes delicates, des infuſions où l'on ajoûtoit du ſucre & un peu de canelle, en maniere d'hypocras : ce qui a réüſſi auſſi bien qu'une infuſion plus dégoutante.

Les Jeſuites qui ont les premiers

miers apporté & employé en Europe le Quinquina, marquent dans un billet imprimé touchãt la maniere de le prendre, qu'on pouvoit en donner pourveu que le malade ne fust ni hydropique, ni phthisique, ni attaqué d'aucune autre maladie mortelle : ce qui est tres à propos, puis qu'il n'est pas juste de l'employer en des occasions où il peut estre dangereux ou inutile, de peur de luy faire perdre l'estime qu'il s'est acquise par d'autres bons succez. Neanmoins pour ce qui est de l'hydropisie, il en est quelques-unes où le Quinquina est bon, ou du moins n'est pas contraire. Ce que je vay confirmer par une Observation que j'ay faite sur un de mes malades. Il y a environ deux ans qu'un nommé

Maître Jean dit la Grand-Barbe, m'ayant fait appeller pour le voir, je le trouvay allité d'une fiévre-quarte depuis deux mois, & outre cela d'une enflure de jambes & de cuisse, tension des hypocondres, difficulté de respirer continuelle & toux frequente, ne crachant que quelque serosité : de sorte que je ne doutay pas qu'il n'y eust une hydropisie de poitrine jointe à la fiévre-quarte, qui en rendroit la guerison difficile & longue. Il guerit pourtant avec plus de facilité que je n'aurois crû : car aprés l'avoir purgé deux fois & luy avoir fait prendre quelques verres d'infusion de Quinquina, la fiévre cessa : en suite dequoy je luy fis user pendant quatre ou cinq semaines d'une Ptisane de racine de

fougere & de bayes d'Alquequenge, & luy permis l'usage du vin blanc clair un peu trempé : ce qu'ayant executé, ses jambes se desenflerent, & sa poitrine se debarrassa, en sorte qu'il s'est toûjours bien porté depuis.

Ainsi quand l'hydropisie survient aux fiévres-quartes pas les obstructions & les duretez qu'elles causent dans les visceres, le Quinquina ne peut estre que fort bon, puis qu'il corrige par son amertume les humeurs acides qui causent & fomentent les obstructions, qu'il fortifie par son apreté l'estomac, & toutes les parties nourricieres, & qu'enfin par sa chaleur moderée & par ses parties penetrantes, il subtilise & pousse dehors les humeurs tartareuses, qui em-

barrassoient les vaisseaux capillaires du foye & de la ratte. En effet j'ay vû quelques-uns de mes malades quartanaires qui avoient la ratte dure & tumefiée, qui par l'usage des infusions du Quinquina, ont esté gueris de cette indisposition en mesme temps que de la fiévre.

Il faut dire la mesme chose de l'hydropisie qui survient aux pasles-couleurs, par une indigestion d'estomac & un amas d'humeurs glaireuses & & acides dans les premieres voyes, qui empeschent le chyle & le sang de se filtrer & de se purifier comme il seroit necessaire : auquel cas le Quinquina est d'un merveilleux secours. Sur quoy je me souviens d'une Demoiselle fort oppilée, qui avoit avec cela

une fiévre lente & un vomiſſement preſque continuel, dont elle fut bien-tôt quitte par l'uſage de mes Tablettes ſtomachiques, & ſes oppilations mêmes fort diminuées.

C'eſt pourquoy ceux qui ne ſe ſervent du Quinquina que pour les fiévres intermittentes, ne connoiſſent qu'une partie de ſes excellentes proprietez. Il n'eſt gueres moins bon pour les fiévres continuës tierces ou double tierces, pourveu qu'on le donne dans une liqueur temperée & dans les relâches ; ni même pour les fiévres hectiques, pourveu qu'elles ne dépendent pas de la corruption de quelque partie interne.

Il n'y a pas long-tems que je gueris une petite fille de deux ans & demy, allitée de-

puis deux mois d'une fiévre hectique & d'une diarrhée continuelle, qui l'avoit renduë comme un ſquelette & preſque ſans mouvement. Elle fut miſe ſur pied par une infuſion de Quinquina faite dans autant d'eau que de vin, en même-tems qu'une de ſes ſœurs âgée de ſix ans fut guerie aprés les Remedes generaux par le même breuvage d'une fiévre double tierce continuë aſſez violente.

Les maladies qui doivent leur origine à l'eſtomac ſont ſi frequentes, que quelques-uns s'imaginent qu'elles en viennent toutes. Je ne donne pas dans cét excés, mais je ſuis perſuadé que le Quinquina eſt un excellent remede eſtant donné à propos dans les lienteries, dans les indigeſ-

tions d'eſtomac, dans les vomiſſemens cauſez par un acide trop piquant, dans les fiévres accompagnées de hoquet cauſé par la fermentation des humeurs acres ou gluantes, qui picotent ou embarraſſent l'orifice ſuperieur de l'eſtomac, dans les faims canines qui viennent d'un levain trop acide qui diſſout trop viſte les alimens, & enfin dans une infinité d'autres maladies engendrées ou fomentées par l'acide.

Quelques-uns pourroient même penſer que puiſque le Quinquina arreſte preſque infailliblement les accez de fiévre, ſi on en prenoit tous les jours par précaution, on pourroit s'exemter toute ſa vie de la fiévre. Mais je ne ſerois pas de ce ſentiment,

parce que la coûtume rendroit la vertu de ce remede inutile, comme le vin n'est plus cordial à ceux qui en boivent trop. Peut-estre bien qu'en prenant à differentes reprises une fois ou deux la semaine, il feroit de bons effets. Sur quoy je diray pour ceux qui sont accoûtumés de boire du Thé ou du Caphé, qu'on peut prendre de même le Quinquina de la maniere que je l'ay éprouvé. Prenez quelques grains en poudre de Quinquina, jettés-les sur une tasse d'eau boüillante, mais ne les laissés boüillir qu'un moment, puis beuvés-le chaud comme le Caphé, y ajoûtant suffisamment de succre pour en corriger l'amertume. J'ay fait user d'une Prisane familiere faite de cette maniere,

qui avoit la couleur de vin de Champagne, dans des fiévres continuës, & même à des femmes grosses, qui s'en sont bien trouvées.

Je me dispense de doser les Remedes, parce qu'il est inule à ceux qui savent leur profession, & que les doses doivent estre changées selon les forces & le goût du malade, & selon l'opiniâtreté de la fiévre : ce qui n'est pas de la sphere d'un Barbier ou d'un Frater, qui se meslent souvent de donner ces remedes aussi bien que les plus habiles.

On a vû à Paris & dans nos Provinces plusieurs jeunes gens, qui se disoient sortis de la cuisse de ce Jupiter Anglois qui pretendoit terrasser toutes les fiévres, lesquels sans aucune teinture de la Mede-

cine donnoient à tort & à travers leur Remede pour les fiévres, & se vantoient de n'en point manquer. Mais quoy que le remede fust bon, & que souvent il réüssist quand ils trouvoient de bons sujets, il est certain qu'ils faisoient aussi quelquefois des fautes étranges, & que bien loin de guerir, ils jettoient les malades dans des accidens fâcheux & mortels, qu'ils attribuoient ensuite à leur mauvais regime, pour se disculper eux-mêmes. On en a vû à qui la fiévre estoit la suite d'une inflammation du poumon, ou d'un abscés interne, ausquels ils ont abregé les jours par leur admirable secret : ce qu'un Medecin sensé n'auroit pas fait avec un remede moins bon que le leur. On en a vû qui

aprés eſtre gueris de leur fié-
vre, ont pris des chaleurs &
des démangeaiſons pires que
la fiévre, des douleurs & des
gonflemens de la ratte & du
foye, parce qu'on s'étoit ſervy
pour vehicule du remede, du
meilleur vin éguiſé de quel-
ques cuillerées d'eau de vie,
ſans conſiderer ſi ces ſujets
étoient fort échauffez ou de-
licats à ne pouvoir pas ſupor-
ter les fumées du vin.

Mais, me dira-t'on, les Me-
decins ne font-ils pas des fau-
tes auſſi bien que les autres?
J'avoüe qu'ils en font, & que
leurs deciſions ni leurs metho-
des ne ſont pas infaillibles:
mais c'eſt à cauſe de cela mê-
me que l'on devroit craindre
de ſe mettre entre les mains
d'un Empirique, d'un Frater
ou d'un coureur, & ne pas

confier sa vie à des gens à qui l'on ne confieroit pas sa bourse : puis que si un Medecin qui étudie toute sa vie les operations de la nature, les accidens des maladies & les facultez des remedes, est sujet à se tromper, combien plus le sera un homme, qui pour avoir appris à distiler ou à preparer du Mercure, s'imagine estre assez habile homme pour gouverner une maladie, & qu'il n'a qu'à dire j'ay des Secrets merveilleux que les Medecins ne savent pas, pour estre d'abord crû sur sa parole & estre porté en triomphe chez les personnes les plus qualifiées ? Finissons cette petite Digression, & voyons si nous pourrions découvrir par quelles qualités le Quinquina guerit les fiévres. Si nous

voulions recourir aux qualités occultes comme faiſoient nos Predeceſſeurs dans tout ce qu'ils ne penetroient pas, les queſtions de cette nature ſeroient bien-tôt vuydées: mais on ne ſe paye plus de cette monnoye creuſe. Voicy ce qui me paroit le plus vrayſemblable.

Je dis donc premierement que le Quinquina étant une écorce d'arbre, il abonde fort en ſels, comme toutes les autres écorces, & d'autant plus qu'elle vient d'un pays chaud. Celle de Freſne qui eſt auſſi Febrifuge fait beaucoup plus de ſel, & un ſel plus penetrant que celles des autres arbres. Ainſi ſuivant l'hypotheſe de la cauſe des fiévres, que j'ay étably dans les fiévres d'accez eſtre pour l'ordinaire

un levain trop acide, il eſt facile de concevoir que l'uſage d'une drogue qui abonde en ſel alcali fixe, & volatil, dont le propre eſt de fermenter avec l'acide & d'émouſſer ſa pointe, eſt fort capable de guerir les fiévres qui devront leur origine à cét acide.

Or quoy que le Quinquina en ſubſtance ou en infuſion, étant mélé avec un acide comme l'eſprit de Vitriol ne fermente pas avec luy, parce qu'il eſt embarraſſé de parties groſſieres & rameuſes, il ne faut pas douter que les coctions, les ſublimations & les filtrations qui ſe font dans le corps, n'en ſeparent bien-tôt le ſel, comme nous voyons que de tous les alimens, qui ne paroiſſoient point ſalés quand on les prenoit, il ſe fait une liqueur ſalée

dont une partie se separe par les urines, & un sang qui est fort riche en sel volatil, comme nous avons dit cy-dessus. C'est donc ce que fait le Quinquina, car si on le donne en une quantité suffisante à l'entrée de l'accez, il fermente tellement avec le levain acide de la fiévre, que l'accez en est considerablement augmenté : mais le levain aprés ce combat en est si fort adoucy, qu'il n'est pas capable de former un nouvel accez, comme l'esprit de Vitriol aprés avoir fermenté avec suffisante quantité de sel de tartre, perd toute son acidité & ne peut plus faire d'effervescence avec d'autres.

Je dis en second lieu en faveur de ceux qui ne savent pas la Chymie, ou qui ne veu-

lent point entendre parler d'Alcali, que le Quinquina eſt Febrifuge par ſon amertume en adouciſſant l'aigreur des humeurs corrompuës. Car il eſt certain ſelon les Obſervations exactes des Phyſiciens, que l'amer, & l'acide ou aigre, ſont les deux ſaveurs contraires, du mélange deſquelles reſulte le doux. Ainſi ſi l'on mêle deux liqueurs ameres & acides en un degré ſemblable, & qu'elles puiſſent bien s'inſinuer l'une dans l'autre, comme ſont par exemple le ſel d'Abſinthe qui eſt fort amer avec l'eſprit de Vitriol ou avec le vinaigre qui ſont aigres, il en reſultera un compoſé douceâtre. Mélés exactement de l'eſprit de Vitriol avec une quantité ſuffiſante d'extrait d'Opium, vous ne ſentirés

plus au goût la grande amertume de l'Opium, ni la grande aigreur de l'esprit de Vitriol.

En troisiéme lieu, le Quinquina est Febrifuge par son apreté ou astriction, soit en resserrant & fortifiant les fibres de l'estomac & des autres visceres, & leur aidant par ce moyen à pousser dehors le levain de la fiévre, soit en embarrassant & émoussant les pointes ou levains de la fiévre. A quoy l'on peut ajoûter les autres effets qu'il produit selon la disposition qu'il trouve dans les humeurs, tantôt en subtilisant par son amertume les glaires qu'il rencontre dans les premieres voyes, & les rendant ainsi plus propres a estre poussées par les urines & par les selles, tantôt en fon-

dant par ſa chaleur moderée les humeurs propres à eſtre pouſſées dehors par les ſueurs & par la tranſpiration.

Cela ainſi poſé, il eſt aiſé de juger des cas où le Quinquina peut convenir, ſavoir lorſque la fiévre vient d'un vice de l'eſtomac, de la lymphe ou des autres humeurs aigries & corrompuës, & non pas lors qu'elle eſt produite par un ſang trop échauffé & volatiliſé, qui fermente avec le chyle le plus temperé, de meſme que la chaux bout en verſant deſſus de l'eau ſimple, comme dans les fiévres ardentes, les continuës ſans relâche, les fiévres ſymptomatiques lorſqu'elles ſuivent un abſcés ou un ulcere interne ou externe: car dans ces rencontres les meilleurs remedes ſont les aci-

des qui procurent du repos au ſang en le coagulant legerement & arreſtant ſon boüillonnement.

Ce qui avoit au reſte diminué la confiance au Quinquina, eſt le retour preſque immancable de la fiévre, quinze jours ou trois ſemaines aprés en avoir pris : ce qui arrivoit principalement lors qu'on l'en donnoit ſelon la coûtume établie, deux dragmes dans un verre de vin à l'entrée de l'accez. On avoit même vû des gens mourir dans le combat qu'on excitoit alors entre le remede & la maladie. C'eſt pourquoy l'on s'eſt heureuſement aviſé de le dõner dans les intermiſſions pour adoucir & corriger inſenſiblement les humeurs aigries & effarouchées, & en plus grande quãtité pour

couper pied aux rechûtes: car quoy qu'il ſoit vray, comme dit Vanhelmont, que la cauſe de la maladie ne peſe quelquefois pas une dragme, je dis qu'il eſt auſſi vray qu'elle peſe quelquefois plus d'une livre. Il faut de plus conſiderer que dans le Quinquina tout ce qui reſte d'un marc inſipide aprés une exacte infuſion n'eſt pas ce qui guerit la fiévre, qu'ainſi quoy qu'on ait pris deux dragmes de Quinquina, on n'a pas pris peut-etre demy dragme de remede. Il eſt donc à propos d'en prendre juſqu'à une once & demie, deux onces & même plus, à proportion que la fiévre eſt difficile à déraciner. Ce n'eſt pas que bien ſouvent avec toutes les précautions que l'on a obſervées, la fiévre n'ait des rechûtes:

mais pour l'ordinaire elles sont si petites, qu'elles ne valent pas la peine d'y faire de nouveaux remedes, & qu'aprés un ou deux petits accez elles s'évanoüissent d'elles-mêmes. En tout cas on peut reprendre quelques doses du même remede qu'on a pris au commencement, ou une prise du Febrifuge de Crollius composé avec le sel d'Absinthe: ou bien rétablir par la diete, ce qui souvent n'avoit esté gasté que par quelque excés de bouche, dont les plus moderés ont bien de la peine à s'empescher, aprés les abstinences que la fiévre leur a fait faire, & la perte de l'embon-point qu'elle a laissée.

J'ay dit dans le Chapitre IV. que Monsieur Turquet de Mayerne composoit certaines

Eaux Febrifuges dont il ſe ſervoit utilement. Mais comme elles n'ont point eſté imprimées, & que je les ay parmy mes papiers, j'ay crû que je ferois plaiſir à quelqu'un de les donner icy. En voicy la compoſition.

Eau Febrifuge chaude de Turquet.

Prenés le cabaret entier, les ſommités de petite Centaurée, la grande Chelidoine, le Lierre terreſtre, & le Fraiſier entiers, huit Manipules de chacun. Racine de Gentiane, de Jarrus, des deux Valerianes & de Sureau, Ecorce ou racine d'Hyeble, & Polipode de Cheſne, quatre onces de chacune. Racine d'Angelique & d'Imperatoire deux onces de chacune. Fueilles de Galega, de Gariophyllata, de Mille-

Pertuis, de Ros folis, d'Armoi-ſe, de Chamædrys, de Pentaphyllum, de Guy-de-Cheſne, de Boüillon blanc, de Betoine & des deux Mourrons, quatre manipules de chacune. Fueilles d'Abſynte, de Tanacetum, de Menthe, de Matricaire, de Perſicaire, de Ruë, de Scordium, de Thym, & de Baume, de chacune trois manipules. Fleurs de Romarin & de Camomille, de chacune ſix pincées. Bayes de Genevre recentes, Bayes de Lierre, quatre onces de chacune. Semence de Chardon benit & d'Eſpinars, trois onces de chacune. Le tout le plus recent qu'il ſe pourra, ſoit pilé enſemble, & mis dans un ample matras de verre, verſant deſſus parties égales de bon vin blanc, & de vinaigre fort.

Faites digerer le tout dans le fumier pendant huit jours. Puis l'exprimés & le distilés au Bain Marie, jusqu'à ce que vos sucs ayent acquis la consistence de miel. Reversés sur ce qui reste ce que vous avés distillé; faites-le digerer & filtrer, & le distillés de nouveau jusqu'à ce que la residence soit en consistence d'extrait. Gardez cét extrait separément y ajoûtant les sels tirés du marc de toutes les plantes; & dans l'eau pour chaque livre dissolvés-y sel d'Armoise, de Chardon benit, de Fresne & d'Absynte, quatre scrupules de chacune. Gardés-la dans un vase bien bouché.

Eau Febrifuge temperée de Turquet.

Prenés Cabaret entier, grande Chelidoine, petite Centaurée,

rée, Lierre terreſtre & Fraiſier, de chacune huit manipules. Perſicaire maculée, petite Oſeille ſauvage, Mourron des deux eſpeces, Armoiſe, Pentaphyllum, Guy-de-cheſne, Germandrée, Verveine & grande Valeriane, de chacune quatre manipules. Solanum des jardins, & Ligneux, Agrimoine, Piloſelle, Fumeterre, Endive, Cichorée, Bugloſe, Pimpinelle, Plantain long & rond, Bourſe de Paſteur, Dent de Lyon & Scabieuſe, de chacune trois manipules. Semence d'épinars, Bayes de Lierre recentes, Ecorce moyenne de Freſne, Bayes de Solanum ligneux & Graine de Chardon benit, de chacune quatre onces. Les Bayes de Solanum doivent eſtre diſtillées dans leur temps, & il

faut y ajoûter l'eau. Mettez le tout en digestion comme cy-dessus : dans égales parties de suc de Sempervivum, & de Plantain, & de vinaigre fort. Exprimés & distillés, reversés, digerés, filtrés & redistilés comme l'eau precedente, & ajoûtez-y les sels de toutes ces Plantes. Ajoûtez à une moitié de cette Eau, du Crystal mineral demy once sur chaque livre. A l'autre moitié de l'esprit de Souffre jusqu'à une agreable acidité, ou de l'esprit de Vitriol corallisé, qui se fait en ajoûtant dans la distillation du Vitriol, au lieu de Briques pilées, du Corail rouge pulverisé, savoir environ la quatriéme partie, & rectifiant plusieurs fois ledit esprit.

Potier dit que le Gingem-

bre infuſé dans du vin pendant quinze jours, & diſtillé au Bain Marie donne une eau Febrifuge, qui eſtant donnée une heure ou deux avant l'accez à la quantité de deux onces, diminuë conſiderablement l'accez. Il en compoſe auſſi une dont il fait grand état de la maniere ſuivante.

Eau Febrifuge de Potier.

Prenez Lierre terreſtre & Apy entiers, Cichorée, ozeille & petite Centaurée, de chacune ſix manipules. Macerés dans leur ſuc leſdites Plantes contuſes, & en tirés l'eau diſtillée par le Bain Marie. Reverſés deſſus voſtre eau, & la diſtillés de nouveau. Faites infuſer la *Magneſia Saturnina* deux foix calcinée, la quantité de demy once ſur quatre onces d'eau. La doſe

de cette eau eſt quatre ou cinq onces un peu avant l'accez.

Cette Eau pour eſtre plus ſimple que celle de Turquet, n'en eſt peut-eſtre pas moindre. J'ay quelque averſion pour les remedes compoſés de tant de drogues, qui me ſemblent plûtôt inventés pour le faſte que pour l'utilité. Il eſt vray que nos anciens Maiſtres nous en ont montré le chemin, par leurs deſcriptions pompeuſes de la Theriaque, du Mithridat & de ſemblables compoſitions faites avec des cinquantaines & centaines d'ingrediens. Mais ne ſera-t'il point permis de ſe délivrer de la tyrannie des anciens, qui nous ont voulu impoſer des loix, ſans nous en donner des raiſons ? Je pardonne à Pline

tout ce qu'il dit contre la Medecine, en consideration de ces beaux mots. *Theriace vocatur excogitata compositio luxuriæ. Fit ex rebus externis, cùm tot remedia dederit natura, quæ singula sufficerent. Mithridaticum Antidotum ex rebus* LIV. *componitur, interim nullo pondere æquali, & quarundam sexagesimâ denarii unius imperatâ. Quo Deorum perfidiam istam monstrante? Hominum enim subtilitas tanta esse non potuit. Ostentatio artis & portentosa scientiæ venditatio manifesta est.*

Riviere vante fort son Febrifuge, mais il n'en a donné qu'une description enigmatique. Rolfink & Charas croyent l'avoir deviné. Du moins le remede qu'ils donnent preparé avec le Mercure, le verre d'Antimoine, & l'Or ful-

minant n'est pas mauvais. Quelques-uns y ajoûtent la Scammonée, qui d'elle-même selon le sentiment de plusieurs Chymistes est Febrifuge. Quelques Allemans m'ont fort loüé ce remede du Docteur Michaël. Je ne say s'il est décrit en quelque Livre. ℞ Mettés dans une cucurbite du Sel Armoniac avec égales parties de Minium. Sublimés à feu lent : vous en tirerés des fleurs qui sont parfaitement bonnes dans toutes les maladies qui proviennent de l'acide. D'autres imbibent le sel Armoniac liquefié dans de la brique pilée, & en poussent par la cornuë l'esprit & les fleurs, qu'ils donnent les jours d'intermission & avant l'accez au poids d'environ demy dragme. L'esprit de Sel armoniac

fixé & corporifié par l'esprit de Vitriol fait aussi fort bien, dans les fiévres tierces & doubles tierces : mais il a plus de peine à déraciner les quartes. On debite en Allemagne un Febrifuge à qui pour le faire valoir on donne le nom de Pierre ou sel de Butler, qui diminuë & guerit souvent les fiévres intermittentes donné par deux ou trois fois au poids de sept ou huit grains, avant l'accez, dans une cuillerée de vin ou de boüillon. Je le crois aussi composé avec le sel Armoniac, qui sans difficulté fournit de tres-bons remedes à la Medecine. Les Curieux n'ignorent pas le Febrifuge de Crollius avec les coquilles calcinées, & celuy qui est fait avec l'eau de Cichorée, & le sel d'Absynthe. De tout

cela on peut remarquer que la pluſpart des Febrifuges ſont Alcalis, ce qui ſert à confirmer l'opinion que les fiévres viennent tres-ſouvent d'un acide, qu'ils éteignent : quoy qu'il faille avoüer que tous alcalis n'y ſont pas toûjours bons, parce qu'ils ſe trouvent n'avoir pas la proportion pour combattre tels ou tels acides.

CHAPITRE VII.

Obſervations de quelques gueriſons particulieres par les Febrifuges.

JE ne pretens pas donner icy toutes les Obſervations que j'ay faites dans ma pratique, ſur la gueriſon des fiévres par les Febrifuges. Ce ſeroit une

repetition ennuyeuſe de l'effet d'un meſme remede ſur differens particuliers. J'en marqueray ſeulement quelques-unes de celles, dont j'ay crû que l'on pourroit tirer quelque fruit.

Une Ouvriere en ſoye qui avoit la fiévre-quarte depuis quinze jours avec une diarrhée tres-fâcheuſe, m'ayant appellé, je luy fis uſer dans l'intervalle de ſa fiévre d'une decoction legere de Tamarins, Sené & Mirabolans citrins. Cela la guerit & de la diarrhée & de la fiévre. Les Myrabolans ont quelque amertume & beaucoup d'aſtriction, qui ſont propres à combattre ces deux maladies : mais il eſt vray que l'effet ſi prompt de ce remede paſſa mon eſperance, car je ne le luy avois don-

né que comme un preparatif à d'autres plus efficaces.

Un homme âgé de trente-cinq ans d'un temperament melancolique, qui avoit eu la fiévre-quarte l'année precedente pendant dix mois entiers, en reprit l'année ſuivante deux accez tres violens avec des vomiſſemens jusqu'au ſang, des maux de cœur & des ſueurs frequentes. M'ayant fait appeler à la fin du ſecond accez, il me dit qu'il craignoit que s'il luy en revenoit un troiſiéme auſſi violent que les autres, il n'y ſuccombaſt. On l'avoit ſaigné, & on luy avoit donné un couple de lavemens. Je me contentay de ces preparatifs, ſans luy donner aucun purgatif, parce qu'il avoit beaucoup vuidé par le vomiſſement. Je luy fis pren-

dre ſeulement pendant ces deux jours d'intervale ſix apozemes faits avec la decoction de Chamædrys, Gentiane, & petite Centaurée, & quelques grains de Quinquina, & le Syrop d'œillet. Le troiſiéme accez ne vint point, les maux de cœur & les ſueurs ceſſerent. L'appetit & l'embonpoint revinrent. Je luy continuay cinq ou ſix autres priſes d'apozemes, & je le purgeay en ſuite deux fois fort legerement. Il fut parfaitement guery ſans rechûte. Delà je conclus qu'il eſt quelquefois de la prudence de ne pas donner pied à la fiévre, & de ne la laiſſer pas enraciner, & qu'il eſt des cas où l'on peut donner les Febrifuges ſans grands preparatifs.

Jean Boulé âgé de 16. à 17.

ans, allité d'une fiévre-tierce assez violente, guerit entre mes mains de cette maniere. Je le fis saigner deux fois, & luy fis prendre un bolus avec huit grains de Scammonée, douze grains mercure doux, & un grain verre d'Antimoine. Cela le purgea une quinzaine de fois. Immediatement aprés je luy fis user d'une infusion Febrifuge faite de cette maniere, pendant quatre ou cinq jours. ℞ Racine de Pentaphyllum ℥ij écorce de racine de Verbascum ℥iß racine de Gentiane, ʒij Santal Citrin ℈j Sel armoniac ʒiß. Le tout estant mis en poudre subtile, soit infusé dans deux pots de liqueur, moitié eau, moitié vin. Passez l'infusion, & en faites prendre au malade trois ou quatre verres par jour. Il n'en

eut pas pris quatre jours, qu'il fut guery avant le septiéme accez. Il est certain que ces drogues ameres & styptiques peuvent tenir lieu de Quinquina ; neanmoins j'ay remarqué que leur effet n'est point si assuré, & d'ailleurs elles sont beaucoup plus desagreables.

Toinette Barbier âgée d'environ vingt ans, guerit d'une fiévre double tierce, aprés quelque Ptisane laxative, par le moyen de deux prises du sel Febrifuge fait avec l'esprit de sel armoniac fixé par l'esprit de Vitriol, une dragme dans un verre moitié eau moitié vin, demy heure avant l'accez. La premiere fois la chaleur de la fiévre fut un peu plus forte, & la malade sua beaucoup. L'accez suivant

aprés la meſme priſe, il revint ſans froid & fut plus court. Aprés quoy la fiévre ne parut plus.

Claude Tien atteint d'une fiévre tierce guerit de la même maniere, mais au lieu de Ptiſane laxative, il prit huit grains de tartre emetique dans un boüillon. De tous les remedes qui ſe tirent de l'antimoine, le tartre emetique me paroit un des plus doux & des plus commodes. Il ſe peut donner à toute ſorte de perſonnes, & eſt inſipide. La doſe doit eſtre proportionnée aux forces du malade, depuis ſix grains juſqu'à douze. J'en ay donné à des enfans ſans en avoir remarqué aucun mauvais effet. Quand ils n'ont pas diſpoſition à vomir, il purge par les ſelles. Monſieur l'Emery dans ſon

cours de Chymie, le fait avec le Cryſtal de tartre, diſſout dans l'eſprit d'urine, puis boüilly avec le verre d'Antimoine, & en ſuite evaporé & deſſeché. Nous le faiſons icy d'une maniere plus ſimple, & qui n'a rien à craindre de la mauvaiſe odeur de l'eſprit d'urine. Il faut faire boüillir le Crocus metallorum avec le tartre ſoluble, dans de l'eau commune, puis filtrer & évaporer à ſiccité. Le tartre ſoluble n'eſt autre choſe que la crême de tartre & le ſel de tartre, diſſouts enſemble, évaporés & deſſechez. Si l'on prend le verre d'Antimoine pulveriſé, au lieu du Crocus, il ſera un peu plus fort. Il fait ſouvent tres bien pour preparer aux Febrifuges, mais il eſt beſoin d'un Medecin prudent, pour

juger s'il eſt à propos d'en donner, & pour ſavoir prendre ſon tems.

Claude Magnan malade d'une fiévre tierce aprés deux ſaignées & deux medecines, prit ce bolus le jour de l'intermiſſion, Mercure doux gr. xij Scammonée gr. v. verre d'Antimoine en poudre. gr. j, le tout incorporé dans de la conſerve de Roſe. Le premier accez diminua, le ſecond ne revint pas. Ce remede l'avoit fort reſſerré les jours ſuivans. Je le purgeay ſept ou huit jours aprés.

Un de mes amis qui avoit quelques legers accez de fiévre-tierce provenant d'indigeſtion d'eſtomac, fut guery par deux ou trois priſes de Café. Dans le temps que ces Obſervations ſont ſous la Preſſe,

Monsieur de la Closure Medecin celebre de Saintonge, m'écrit que Madame de Losun âgée de 82.ans, est guerie d'une fiévre triple quarte par l'usage du Quinquina : qu'ensuite usant du Café, elle est comme rajeunie, & marche sans baston. Je ne diray rien des vertus du Café, parce qu'il en doit paroître bien-tôt en cette Ville, un Traité qui en expliquera à fonds l'usage & les proprietés. J'ay guery une fiévre-quarte par une opiate où dominoir le Thé en poudre. Il est amer & styptique, ce qui me fait croire qu'il est bon aux fiévres intermittentes.

Feu Monsieur Gras Medecin celebre de cette Ville avoit observé & experimenté, que les Poissons que l'on

trouve dans le ventre d'un autre Poisson qui les avoient devorés, comme on en trouve dans le ventre des Truites & des Brochets, sont excellens contre la fiévre-quarte & la fiévre tierce : les faisant secher au four dans un pot de terre vernissé, & en donnant avec du vin au patient, avant l'accez.

Le mesme avoit remarqué qu'une noix muscade sechée au four & reduite en poudre avec du vin, faisoit souvent tres-bien aux fiévres-quartes, en diminuant considerablement les accez.



CHAPITRE VIII.

Des Febrifuges externes, c'eſt à dire, des Epicarpes, Periaptes & autres Remedes externes pour chaſſer la fiévre.

CEtte maniere de chaſſer la fiévre, ou de la charger comme parle le Vulgaire, par des remedes externes appliquez ſur les poignets, ſur l'eſtomac, ou pendus au col, eſt plûtoſt miſe en uſage par les Femmes, par les Payſans & par les Empiriques, que par les Medecins methodiques. Neanmoins elle n'eſt pas abſolument à mépriſer, & quand ce ne ſeroit que pour faire voir à ces ſortes de gens qui ſe mêlent d'un métier qu'ils n'en-

tendent pas, que l'on fait tous leurs mysteres, il est bon d'en savoir de toutes les manieres, pour s'en pouvoir servir si on le juge à propos.

Leur usage principal peut estre pour ceux qui sont rebuttés des Remedes internes, & pour les enfans qui ne prennent pas volontiers des remedes par la bouche. Neanmoins il faut observer, si l'on peut de ne les appliquer qu'aprés les remedes generaux, saignées, lavemens, purgations ou vomitifs : autrement on ne feroit qu'agiter les humeurs qui causent la fiévre, ou les fixer à contre-tems. Que si aprés cela l'on ne voit pas l'effet qu'on en attendoit, cela peut venir, ou de la trop grande quantité de la cause morbifique, ou de son peu de

diſpoſition à eſtre ſubtiliſée & attenuée par de ſi foibles agens, ou enfin du vice de quelque partie, comme des obſtructions, duretez du foye, de la ratte ou du Pancreas.

Les Anciens ont connu & employé ces ſortes de remedes. Dioſcoride dit que trois araignées renfermées entre deux linges & appliquées ſur les temples guerit la fiévre-tierce. Pline cite un remede, dont Xenocrate contemporain d'Ariſtote ſe ſervoit pour les fiévres-tierces : c'eſt de faire ſentir à l'entrée de l'accez l'herbe appellée Pouliot, & d'en faire mettre dans le lit du malade. Il recommande ailleurs les frictions *a* avec l'huile laurin pour toute les fiévres qui commencent par froid, & les

a l.20. ch.14.

dents *b* canines de Crocodile remplies d'encens & penduës au col du malade. Il rapporte aussi que les *c* Egyptiens engraissoient leurs Febricitans de la graisse de cét animal. Je ne dis rien de tous les autres remedes externes dont il parle, qui paroissent ridicules & superstitieux.

Plusieurs Auteurs modernes qui tiennent rang parmy les Savans, les ont aussi recommandés, comme ont fait entr'autres Riviere, Rulandus, Platerus & Vvillis, dans les Ouvrages qu'ils ont donné au Public; & Monsieur de Mayerne dans ses Manuscrits, dont j'ay copié une partie de ceux que je donneray cy-dessous. Aprés quoy je croy qu'on ne m'accusera pas d'a-

b l. 23. ch. 8. *c* l. 28. ch. 8.

voir donné dans la bagatelle : car quoy que je ne ſois pas trop credule dans ces matieres là, & que je n'ajoûte pas beaucoup de foy à tous les remedes externes que l'on propoſe pour les maladies, neanmoins je m'accuſerois de preſomption, ſi je ne deferois quelques choſe à l'autorité de tant d'habiles gens, & d'opiniâtreté ſi je niois toutes les experiences que d'autres ou moy-même ont pû voir. J'en ay ſouvent vû appliquer qui ont eſté inutiles, comme les meilleurs remedes internes le ſont quelquefois, mais j'en ay auſſi vû des effets prompts, & ſenſibles. Quelques-uns plus ſpeculatifs & plus incredules, diront que ces ſortes de remedes ne ſont pas capables de guerir : mais que comme on n'a

gueres recours à eux que quād on est las des autres remedes,& que la fiévre est à demy guerie, il peut arriver que le malade aprés leur application soit guery des restes de sa fiévre, ce qui seroit de même arrivé quand il n'auroit rien fait. Ou bien, diront-ils encor, il se peut faire que ces guerisons soient un effet de la force de l'imaginatiō des malades, émeuë par les promesses réïterées de ceux qui leur appliquent ces remedes, qui leur assurent leur guerison sur le peril de leur teste. Tout cela est fort bon : mais aussi un malade ne se met gueres en peine si c'est son imagination ou la vertu du remede qui agissent, pourveu qu'il reçoive sa santé de qu'elle maniere que ce soit. Il est pourtant vray que quelques

ques malades qui s'attendoient fort d'être gueris par un remede ne le ſont pas, & que d'autres qui n'y avoient aucune confiance, tels que ſont les petits enfans, ne laiſſent pas de guerir. Ainſi il y a quelque choſe plus que la force de l'imagination. Quoy qu'en ces rencontres, il ne ſoit pas inutile de l'émouvoir fortement pour aider l'action du Remede.

Je pourrois apporter mille preuves de l'action des choſes externes ſur noſtre corps, & ſans parler de la poudre de Sympathie qui peut encor être en conteſtation, il ne faut que conſiderer avec quelle promptitude les odeurs fortes entêtent & agitent la maſſe du ſang, & les choſes muſquées excitent les vapeurs de Mere.

Le Musc même agite si fort le sang, que dans les lieux d'où il nous est apporté lors qu'il est dans toute sa force, étant approché du nez, il ne manque pas d'y exciter une hemorrhagie. Au contraire l'odeur seule du Galbanum, de l'Assa fœtida, & des sels volatils calment subitement les vapeurs hysteriques.

Mais je veux seulement donner icy un exemple curieux & inoüy jusqu'à present, de l'action sensible d'un Remede externe sur nostre corps. Deux personnes differentes m'avoient parlé d'une maniere de guerir la maladie Venerienne, par un onguent sympathique qui faisoit fortement suer le malade, & chassoit hors tout le venin. Quoy que je n'y ajoûtasse pas beau-

coup de foy, je crûs neanmoins qu'il n'en falloit pas negliger l'experience. Dans l'assemblée que nous faisons deux fois la semaine pour les pauvres malades Messieurs Garnier, de Ville & moy, il se vint presenter entre plusieurs autres une fille qui en étoit attaquée & qui avoit la bouche pleine d'ulceres. Je leur proposay d'essayer ce remede que M. Marinas Maistre Chirurgien de cette Ville à qui on l'avoit communiqué, s'offrit d'executer. Voicy comment on s'y prend. On fait une composition avec la poudre de sympathie, la mumie & quelques autres drogues qu'il n'est pas juste d'apprendre à tout le monde, incorporées avec du baume en maniere de paste ou d'onguent.

Cela etant preſt, on tire deux onces de ſang du bras du malade, frottant avec cette paſte le cul de la palette qu'on à un peu chauffée, & en tenant la groſſeur d'une noiſette à l'ouverture de la veine, en ſorte que le ſang coule deſſus. Cela fait, on bande le bras du malade & on le laiſſe en repos dans le lit, comme aprés une ſaignée ordinaire. Un quart d'heure aprés on luy donne un boüillon, & le malade commence alors à ſuer extraordinairement, quelquefois juſqu'au ſoir. On réïtere la méme choſe de deux ours l'un juſqu'à quatre fois. Cela arriva ſans manquer toutes les quatre fois que nous fiſmes cette experience à cette fille, & ſans que nous luy euſſions émeu ſon imaginatiõ en luy diſant qu'el-

le ſueroit, ni qu'on l'euſt couvert plus qu'à l'ordinaire, elle ſua prodigieuſement d'abord aprés le boüillon depuis les huit heures du matin juſqu'à cinq ou ſix heures aprés midy. La verité eſt que les ulceres de ſa bouche furent preſque tous nettoyés ; mais qu'elle ne fut point tout à fait guerie, ſon mal étant déja trop enraciné. Mais du moins apprimes-nous par là, la force de ce Remede externe pour exciter la ſueur, par la communication inſenſible des parties mumiales & balſamiques portées par la poudre de ſympathie dans la maſſe du ſang, ſoit en y ſubtiliſant ſes parties groſſieres, ſoit en y excitant une forte efferveſcence, ſoit en y agiſſant de quelque maniere qui nous eſt inconnuë.

Pour en revenir aux Epicarpes ou Pericarpes, qui sont ces Remedes que l'on applique sur les Carpes, c'est à dire sur les poignets : Voicy de quelle maniere on peut concevoir qu'ils agissent.

I. Les uns qui sont chauds & aromatiques, subtilisent & attenüent les humeurs par leurs parties subtiles, acres & penetrantes qui se communiquent au sang par la transpiration, & les rendent ainsi plus propres à estre expulsées par l'effort des parties & par leur propre agitation. D'où vient que souvent aprés la premiere application d'un Pericarpe l'accez est plus violent, toutes les humeurs étant alors en plus grande fermentation, par l'addition du Remede.

2. Les autres agissent sur le

cuir où ils sont appliqués comme les vesicatoires, en excitant des vessies & tirant des serositez acres qui fomentent les fiévres : mais ceux-cy sont quelquefois plus incommodes & plus fâcheux que la fiévre : & j'ay vû des malades qui aprés s'estre laissé appliquer ces remedes en avoient le poignet tout écorché, & redemandoient leur fiévre, plûtôt que de souffrir si cruellement les douleurs qu'ils y avoient.

3. Les derniers enfin fixent & embarrassent les humeurs qui sont en mouvement par leurs parties astringentes qui s'insinuent dans le sang, à travers les pores : & redonnant ainsi le calme à la nature, elle cuit & chasse hors avec plus de facilité, ce qui l'incom-

modoit auparavant. Voicy des Exemples de tous ces ſortes de Remedes, ſelon la maniere de leur operation : quelques-uns étant meſlés des uns & des autres.

I. Epicarpes aromatiques.

Prenés Mitridat, Eau-de-vie & Argent vif ſuffiſante quantité. Faites-en deux emplaſtres que vous appliquerés ſur les deux poignets à l'entrée de l'accez, & les laiſſerés juſqu'à l'autre accez. Autrement prenés Mercure crud demy once, incorporés avec Mithridat ou Theriaque, & l'appliqués à l'entrée du froid par trois fois pour la fiévre-quarte.

Prenés deux teſtes d'ail, demy once ſuye de cheminée, un blanc d'œuf & un peu de vinaigre fort : incorporés le

tout dans un mortier & l'appliqués sur les poignets dans un linge clair, pour les fiévres doubles tierces & bastardes. L'ail est un peu vesicatoire: c'est pourquoy il se peut mettre aussi au second rang.

Prenés Sauge menuë, Sel, & Suye de cheminée: incorporés le tout avec quatre germes d'œuf, & l'appliqués sur le ply du coude gauche, & faites promener le malade s'il est assez fort.

Prenés racine de Persil ℥iß fueilles de Sauge & d'Avellanier ana. Miß. Pilés-les dans un mortier versant dessus de l'eau de Noix & un peu de vinaigre. Faites-en un cataplame sur le ply du coude & les poignets.

Prenés Cariophyllata & Sauge menuë, autant que vous

voudrez, pilées & incorporées avec un peu de sel.

Prenés Aquilegia ℥ß onguent Populeum & Gariophyllata ana. ℥j. Pilés-les ensemble y ajoûtant une once de sel, & suffisante quantité de vinaigre fort. Appliqués-le sur les poignets avant l'accés, dans les fiévres-tierces.

Prenés fueilles d'Hyssope & de Tanacetum coupées menu ana p. j. Myrrhe ʒij. macis, Nois muscade, Girofle & Canelle ana ʒß. Terebenthine de Venise & suc de Tanacetum ana ℥j. Mêlés le tout & l'étendés sur un Pain de rose fricassé dans la poisle avec du bon vin, & l'ayant envelopé dans un linge, appliqués-le chaudement sur l'estomac avant l'accez pendant une heure. Celuy-cy est dans Rivie-

re qui en décrit encore deux autres pour la region de l'estomac, qui sont bons particulierement quand les malades ont mal d'estomac avec leur fiévre.

Il y en a qui pendent au col un sachet de Camphre : mais il enteste fort, & s'il y a douleur de teste, il ne manquera gueres de l'augmenter. Il y en a même qui sont plus hardis & qui font prendre un scrupule de Camphre dissout dans une once d'Eau de vie à l'entrée de l'accez : appliquant en même temps un topique sur les poignets fait avec deux onces de Populeum & deux dragmes toiles d'araignées. Mais le Camphre est un remede qui n'est gueres propre à ceux qui ont le sang fort inflammable : car c'est un sou-

fre pur fort penetrant.

Prenés un Oignon vieux coupé par le milieu en quatre portions & oſtés le milieu, rempliſſés le creux de chacune de bonne Theriaque, & appliqués-en deux, l'un à l'un des bras & l'autre à l'un des pieds oppoſé : le ſecond accés à l'autre bras & à l'autre pied les deux autres portions, & faites avaller trois ou quatre onces de vinaigre maceré avec de l'oignon blanc, à l'entrée du froid.

Prenés Encens maſle, Pain, Cire jaune, vinaigre & ſalive ſuffiſante quantité de chacun. Renfermés le tout mélé dans un linge, & l'appliqués ſur les poignets.

Prenés Poix diſſoute dans du vin rouge, y ajoûtant de la Muſcade, de la Canelle &

de la ſemence de Naſturtium. Faites-en un Epitheme ſur la region de l'eſtomac.

II. Epicarpes veſicatoires.

Prenés trois teſtes d'ail, trois grains de Poivre, trois grains de Sel & un peu de Saffran. Incorporés le tout avec un peu de vinaigre & en faites un Cataplâme ſur les poignets. M. de Monconis donne parmy ſes Receptes, l'Ail & le Saffran pilés enſemble, renfermés dans un linge & mis autour du doigt annulaire.

Prenés Sel commun ℥j. Sel gemme & Sel armoniac ana ℥ß avec un jaune d'œuf, faites en un liniment ſur les poignets.

Prenés Suye de cheminée, Poudre à canon, Sel, Vinaigre, jaunes d'œuf, de chacun ſuffiſante quantité pour deux Ca-

taplâmes autour du bras, depuis le ply du coude juſqu'à la main.

Prenés la grande Chelidoine ou le Ranuncule entier. Pilés-les & en faites un Epicarpe. D'autres y ajoûtent l'Ortie, le Plantain, la Suye & le Sel.

Prenés des Limaces rouges vivantes pilées & appliquées ſur le poignet, ou ſous la plante des pieds. Elles y excitent quelquefois des veſſies,& quelquefois ne font pas d'effet ſenſible.

III. Epicarpes aſtringens.

Prenés ſuc des fueilles de Mandragore ℥iiß ſuc de Sempervivum, de Vermiculaire, de Laituë & de Pourpier ana ℥iß ſuc de fueilles & de racines de Jarrus ana ℥ij. farine de Froment ſuff. q. Faites-en un

Cataplâme qu'on appliquera ſur l'épine du dos ſoir & matin, dans les fiévres-quartes.

Prenés écorce d'Avelanier, faites-l'infuſer dans du vinaigre fort & l'appliqués ſur les poignets. Platerus prend celle du Noyer, & il recommande auſſi l'Epicarpe ſuivant.

℞ Fueilles de Thlaſpi, de Burſa Paſtoris & de Plantain ana q. ſ. Pilés-les avec ſel & vinaigre.

Prenés Lierre terreſtre & en faites un Epicarpe avec un peu de ſel, ou un Cataplâme ſur l'eſtomac. Faites-en auſſi prendre la decoction faite dans du vin.

Prenés la plante appellée Auricula muris. Pilés-la avec ſel & vinaigre.

Quelques-uns prennent le Sempervivum minimum, ou

Mammilla muris. Enfin, on pourroit encore diversifier & augmenter cette matiere, sur laquelle nous avons un peu esté trop longs. Finissons par l'Emplastre de Strobelbergerus.

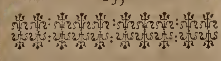
Il se compose ainsi. Prenés Terebenthine de Chypre ℥iß. Faites-la fondre dans un vase de cuivre sur un feu moderé, & y jettés quinze Araignées vivantes. Mêlés & agités jusqu'à ce que la couleur de la Terebenthine devienne cendrée. Puis l'ayant fait tiedir de nouveau ajoûtez-y autant de toile d'Araignées qu'elles en ont filé; Bitume & sel Armoniac ana ℥iß. Demêlés le tout jusqu'à ce qu'il se refroidisse & qu'il acquiere la consistence d'un emplastre fort noir. Laissés-le reposer quinze jours, puis malaxés-le, les

mains ointes d'huyle febrifuge. Faites-en de petits Emplaſtres de la largeur d'un écu couverts de fueilles d'or ou d'argent, & étendus ſur du cuir. Mettés-les ſur les pouls des deux poignets & les y laiſſez neuf jours : à la fin deſquels vous les jetterez dans l'eau courante à la meſme heure que vous les aviés mis.

L'Huyle Febrifuge de Strobelbergerus eſt ainſi composé. ℞ Huyle de Nymphæa d'une année, Huyle de Vers, de Roſe, de Millepertuis, d'Amandes ameres ana ℥j. Ayant meſlé le tout, mettés y dedans neuf Scorpions vivans. Expoſés-les au Soleil, s'il ſe peut à l'entrée du Soleil dans le ſigne du

Scorpion ou de l'Eſcreviſſe, juſqu'à ce que les Scorpions meurent, ajoûtant alors demy once de Theriaque. Laiſſés le tout expoſé au Soleil pendant quinze jours.



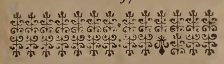


LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

Comme l'on me demande souvent le Remede Anglois publié par Ordre du Roy, & que je ne puis pas donner séparément celuy qui a esté donné dans le Iournal des Savans, ny fournir toûjours celuy qu'a fait imprimer Monsieur de Blegny; I'ay crû que je ferois plaisir à plusieurs Medecins de Province, de les joindre icy, & d'y ajoûter un autre Febrifuge tiré du Iournal des Savans de Rome,

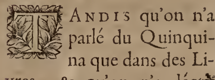
avec quelques autres preparations du Quinquina, qui ont du rapport avec ce Traité, & qu'on sera bien aise de conferer les unes avec les autres.





L'USAGE DU QUINQUINA, OU REMEDE CONTRE TOUTES SORTES de Fiévres.

Imprimé par l'Ordre du Roy en 1683.



TANDIS qu'on n'a parlé du Quinquina que dans des Livres, & qu'on n'a décrit son usage qu'avec grand nombre d'observations, & de remarques sur les vertus,

ou ſur ſa nature, on en a laiſſé la connoiſſance aux Medecins; & les particuliers ne ſe ſont gueres mis en peine d'en tirer par leurs propres mains les avantages qu'ils auroient pû ſe procurer eux-meſmes pour la gueriſon des Fiévres. C'eſt ce qui a obligé le Roy, dont la bonté ſçait ſi royalement & ſi genereuſement prévenir les beſoins de ſes Sujets, d'ordonner, qu'on en dreſſât l'uſage de telle maniere, que chaque particulier pût ſans embaras & ſans autre étude préparer luy-meſme dans ſa famille un remede qui ne ſeroit pas plus cou-

nu qu'autrefois dans ſon Royaume, ſi ſa magnificence n'eût trouvé le moyen d'apprendre le ſecret de le rendre immancable. Il a voulu meſme qu'on l'imprimât : & c'eſt ſelon cét ordre que nous le donnons icy mot pour mot, ſuivant ce qui nous a eſté communiqué.

IL faut prendre quatre pintes de vin rouge le plus roſé que l'on pourra trouver, & le mettre dans une cruche de terre ou coquemard, qui ait eſté bien échaudé.

Mettre dans leſdites quatre pintes de vin deux onces

ad. ʒij. ℥s. et ℥ij. p. 4.
pint. vini. Pr aut. al.

de Quinquina pulverisé, de maniere qu'il soit impalpable. Comme cette poudre nage sur le vin il faudra la mettre à cinq ou six fois, & pour la faire enfoncer, remuer le vin avec un bâton en forme de spatule assez long pour pouvoir toucher au fond du vaisseau, dans lequel il infusera.

Quand le Quinquina sera bien mêlé avec le vin, boucher la cruche ou vaisseau, & la mettre en lieu ny chaud ny froid : & comme la poudre va dans la suite au fond, il faut toutes les cinq ou six heures le remuer de nouveau jusqu'à ce qu'on

ne ſente plus de poudre au fond, ce qu'il faut continuer pendant trois jours; aprés quoy ayant eſté quatre ou cinq heures ſans le remuer, on verſera le vin par inclination, en ſorte que le marc demeure au fond.

Il ne faut pas jetter le marc; mais en remettant une once de Quinquina deſſus, on en peut faire encore quatre pintes pour donner à ceux auſquels la fiévre a manqué, & ainſi toûjours continuer. On peut auſſi aprés en avoir fait quatre ou cinq fois de la meſme ma-

niere, mettre du vin ſur le marc, & en le broüillant, auparavant que de le verſer dans un verre, le faire boire à de pauvres gens auſquels cela pourra faire perdre la fiévre; ce qui n'eſt pas neanmoins ſi aſſeuré.

Ceux qui auront la fiévre tierce, double tierce, quarte, double quarte, ou triple quarte, ou qui ayant des fiévres continuës ſans fluxion ſur la poitrine, auront des redoublemens, qui commenceront par froid, peuvent prendre de ce remede aprés avoir eſté ſeignez & purgez une fois, ſi le mal

le permet ; que ſi le mal preſſe beaucoup, on peut en prendre dans les maladies cy-deſſus ſans avoir eſté ny ſeigné ny purgé. Il faut le prendre à la fin de l'accez, & continuer nuit & jour de trois heures en trois heures, juſqu'à ce que la fiévre ait manqué, aprés quoy on en prendra pendant cinq jours quatre fois par jour ; pendant huit jours, trois fois par jour ; pendant les jours ſuivans deux fois, & une autre ſemaine une fois par jour. Si l'on veut ſe purger aprés en avoir pris vingt jours, on le peut ; mais il

faut en prendre trois fois par jour pendant huit jours aprés la purgation, & commencer à en prendre dés le ſoir du jour qu'on ſera purgé.

Il faut prendre ce remede deux heures avant que l'on mange ou une heure aprés avoir mangé. Dés que l'on commence à en prendre, il faut que les boüillons ſoient plus forts, & dés que la fiévre aura quitté on peut manger ſuivant ſon appetit, pourveu que ce ſoit moderément, & que ce que l'on mange ſoit bon.

Chaque priſe doit eſtre à

peu-prés plein un moyen verre, dont les huit font environ la pinte de Paris.

Pour les pauvres gens on pourra leur en donner seulement deux bouteilles du premier, & une ou deux du second, & si la fiévre leur reprend, on leur en donnera encore deux bouteilles.

LE REMEDE ANLOIS.

Suivant que M. de Blegny l'a publié.

Premiere infusion du Quinquina faisant partie du Remedé Anglois.

AYez une livre de bonne écorce de Quinquina subtilement pulverisée &

tamifée, arrofez-la alternativement durant un jour ou deux avec la decoction d'anis & le fuc de perfil : mettez alors cette poudre dans une cruche de grais tenant environ quinze pintes : verfez par deffus peu à peu & en agitant la matiere, autant de bon vin rouge qu'il en faudra pour remplir le vaiffeau, & l'ayant enfuite bien bouché, laiffez infufer voftre mêlange durant huit jours fans l'approcher du feu, obfervant de le remuer deux ou trois fois le jour, avec un bâton propre à bien agiter le fond ; aprés quoy

ayant coulé voſtre liqueur par une double eſtamine bien ſerrée, vous la mettrez dans des bouteilles de verre, qui étant exactement bouchées & miſes dans un lieu ſec & point trop aeré, la conſervera dans ſa pleine vertu deux ou trois mois & meſme davantage.

Deuxième infuſion du Quinquina faiſant partie du Remede Anglois.

PRenez le marc ou reſidu de la premiere infuſion, remettez-le dans la meſme

cruche ou dans une autre de meſme grandeur, avec une demie livre de nouvelle poudre de Quinquina, preparée comme il a eſté dit. Empliſſez la cruche de meſme vin, & obſervez generalement, tant pour la preparation que pour la conſervation de cette deuxiéme infuſion, toutes les circonſtances marquées pour la premiere, avec cette difference neanmoins, qu'on doit employer dix jours pour la confection de celle-cy.

Troiſiéme infuſion du Quinquina, faiſant partie du Remede Anglois.

PRenez le marc ou reſidu de la deuxiéme infuſion, & ſans aucune addition remettez-le dans la meſme cruche & avec la même quãtité de vin, & l'ayant encore laiſſé infuſer durant dix jours, & obſervé les circonſtances preſcriptes pour la preparation & pour la conſervation des deux infuſions precedentes, vous garderez celle-cy pour l'uſage.

Essence ou teinture de Quinquina, faisant partie du Remede Anglois.

PRenez deux onces de Quinquina, pulverisé, tamisé & ensuite alkoolisé sur le marbre, mettez-le dans une bouteille de verre, & versez par dessus huit onces du meilleur esprit de vin: exposez vostre bouteille aux rayons du Soleil, & l'y laissez durant quinze jours, observant de la bien remuer au moins une fois le jour, aprés quoy ayant passé vôtre teinture vous la garderez

dans une bouteille bien bouchée pour vous en servir aux occasions. ad. gutt. 10. ad. ℥i. in aq. absynth. aut vino [illegible]

Opiate preparée avec le Quinquina, faisant partie du Remede Anglois.

PRenez telle quantité que vous voudrez de la poudre de Quinquina preparé en la maniere prescripte, & l'incorporez avec une quantité suffisante de sirop de limons, ou de coins si c'est pour une femme grosse, reduisant le tout en consistance d'opiatte par un exact mélange.

a. ℈j. ad. ʒß.

Vin purgatif, faiſant partie du Remede Anglois.

PRenez une once de bon Hiera picra, & la faites infuſer durant huit jours dans trois demy-ſeptiers de vin rouge, obſervant de remuer la bouteille dans laquelle vous aurezmis ce mélange, ſeulemẽt une fois dans chacun des trois premiers jours, & de ne l'agiter en aucune façon durant les cinq autres: aprés quoy ayant verſé vôtre infuſion doucement & par inclination, dans une autre bouteille qui ſera, en-

ſuite bien bouchée, vous le garderez pour l'uſage.

La premiere infuſion arreſte la fiévre, donnée de trois en trois heures un verre à chaque fois pendant ſix jours. On donne la ſeconde une fois le jour pendant huit jours, & la troiſiéme pendant quinze jours de deux jours l'un. On ne veut pas marquer icy l'uſage de ces preparations, les precautions, ni les regles, que l'on doit obſerver : parce qu'on peut s'en inſtruire dans le Livre meſme de M. de Blegny.

Febrifuge ou Secret pour guerir les Fiévres intermittentes, tiré du Iournal des Savans de Rome. Iournal VII. 1679.

IL faut prendre trois parties de Mercure doux, & une partie de poudre Emetique, faite de verre d'Antimoine ſans addition, trituré ſur le marbre, arroſé d'eſprit de vin, & ſeché au Soleil, le réïterant juſqu'à ce que cette poudre deviẽne blanche. Aprés quoy, on la mettra dans une cucurbite avec de l'eſprit de vin bien rectifié, & on la fera ſecher à feu de

ſable. Cette poudre eſtant mélée, comme nous avons dit, avec trois parts de mercure doux, ſera donnée aux enfans depuis ſix grains juſqu'à dix, & aux perſonnes robuſtes depuis 20. juſqu'à 30. Celuy qui a communiqué ce ſecret dit que c'eſt le meſme que le Febrifuge de Riviere, dont il a parlé enigmatiquement dans l'appendice à la troiſiéme Centurie de ſes Obſervations de Medecine.

Preparation du Quinquina ſelon l'Auteur de la gueriſon des fiévres par le Quinquina.

Il faut prendre quatre pin-

tes de vin blanc ou de vin rouge, celuy des deux qui aura moins de vert, & qui aura plus de delicatesse que de force. On y mettra pour les quatre pintes une once & demie, ou quelque peu plus de Quinquina mis en poudre assez subtile, demy poignée de fleurs de petites Centaurée, deux ou trois gros du sel de la mesme plante, deux gros de bon tartre blanc, ou au lieu de ces deux sels, deux ou trois gros de sel ammoniac bien pur, deux gros de bois de Sassafras coupé par petits morceaux, ou autant de

graine de Geniévre. On fera infuser le tout l'espace de vingt-quatre heures sur des cendres chaudes, dans un vaisseau bien bouché : en suite on passera l'infusion pour s'en servir.

Autre du mesme.

On mettra dans un tonneau plein de vin, du Quinquina mis en poudre, dont la quantité sur autant de pintes que contiendra le tonneau, sera de trois gros à demy once pour chaque pinte, selon la force qu'on voudra donner à la boisson; de la petite Centaurée, du bois de Sassafras, ou des

grains de Geniévre, du sel ammoniac ; le tout à proportion des pintes de vin que contiendra le tonneau; en observant pour cela les mesmes doses qui ont esté données cy-dessus. On remuera le tonneau plusieurs fois pendant quelques jours, en le roulant d'un costé & d'autre, pour faire un parfait mélange de tout, & y exciter une fermentation, qui quoy que legere ne sera pas inutile : puis on le laissera reposer & éclaircir.

Cette mesme preparation sera encore meilleure & plus agreable, si on la fait dans

le temps des vendanges, mélant les mesmes choses avec le vin lors qu'on le fait cuver : & afin que rien ne se perde de sa vertu, il faut faire cuver d'abord le vin avec le Quinquina & les autres drogues dans le tonneau où on veut conserver le remede. On remuëra souvent, ou on roulera ce tonneau de fois à autre autant de temps que le vin demeurera à cuver : puis on laissera éclaircir le tout.

Autre du mesme.

On prendra deux pintes des eaux qui sont en usage pour les Fiévres, comme cel-

les de Fenoüil, de Persil, de petite Centaurée, ou quelqu'autre qui soit un peu spiritueuse : on les aiguisera d'une cuillerée d'esprit de vin pour chaque pinte, ou de la teinture mesme du Quinquina : il faut mettre dans ces eaux une once & demy de Quinquina en poudre assez subtile, deux pincées de fleurs de petite Centaurée, trois gros de son sel. On mettra le tout sur un bain de sable, dans un vaisseau de rencontre bien bouché, & on le fera infuser à petit feu, pendant vingt-quatre heures, ou pendant le temps ne-

ceſſaire pour tirer toute la teinture.

Teinture du Quinquina, de l'Emery.

Mettez dans un matras quatre onces de bon Quinquina pulveriſé groſſierement, verſez-y de l'eſprit de vin juſqu'à ce qu'il ſurpaſſe la matiere de quatre doigts, adaptez deſſus un autre matras pour faire un vaiſſeau de rencontre, luttez exactement les jointures & poſez vôtre vaiſſeau dans le fumier ou au bain de vapeur pendant quatre jours: remuez-le de temps en temps, l'eſprit de vin ſe chargera d'une couleur rou-

ge, déluttez les vaiſſeaux, filtrez la teinture par le papier gris & la gardez dans une bouteille bien bouchée.

C'eſt un febrifuge pour les fiévres intermittentes: on en fait prendre trois ou quatre fois le jour loin des accez, & l'on continuë quinze jours; la doſe eſt depuis dix gouttes juſqu'à une dragme dans quelque liqueur appropriée, comme dans l'eau de la petite Centaurée, ou de baye de Geniévre, ou d'Abſynthe, ou dans du vin.

On peut faire tremper un peu de coriandre & de canelle dans du vin ou dans de

l'eau, & aprés la colature y diſſoudre du ſucre, puis y mêler la teinture du Quinquina, on aura une eſpece de Roſſolis febrifuge duquel on pourra faire prendre aux enfans facilement.

Extrait du Quinquina, du meſme.

Mettez tremper chaudement pendant vingt-quatre heures, huit onces de Quinquina dans une quantité ſuffiſante d'eau de noix diſtillée, faites boüillir enſuite doucement l'infuſion & la coulez : exprimez fortement le marc, remettez-le tremper dans de nouvel-

le eau de noix : faites-le boüillir & coulez comme devant, mêlez vos colatures enſemble & les laiſſez raſſoir ; verſez par inclination la liqueur claire, & en faites évaporer l'humidité dans un vaiſſeau de verre ou de grez, par un petit feu de ſable, juſqu'à conſiſtence de miel épais

C'eſt un febrifuge qui a la meſme vertu que les precedens, la doſe eſt depuis douze grains juſqu'à demy dragme, en pilule ou dilayé dans du vin.

FIN.

TABLE DES PRINCIPALES MATIERES.

A

O

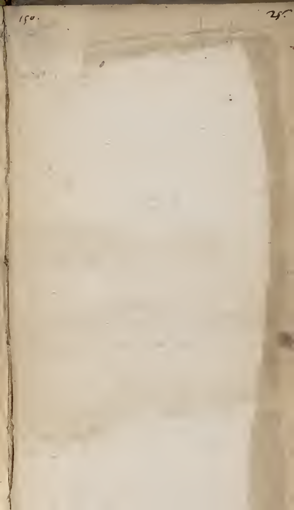
P

FIN DE LA TABLE.

ad. febres. intermittentes.
expugnandas. D. Tournefort
pag. 153.

Rad. Esulæ, ʒß. aut. ʒij.
Cremoris tartari. ʒß.
Mercurii dulcis. gr. xx. | 20.

Mis. cum. s. q. Conservæ
flor. aurantiorum, aut, absynthii
cum. gutt. 6. balsami peruviani
p. 1. Dosi. aromatisata.


150.
25.

